

UN MISSIONNAIRE CANADIEN  
DE LA BROUSSE AFRICAINE

Le Père  
Louis Leboœuf

de la Compagnie de Jésus

(1858-1926)

*Par le P. Édouard LECOMPTE, S. J.*

Avec un portrait, une carte  
et de nombreuses illustrations



MONTRÉAL  
IMPRIMERIE DU MESSAGER  
4260, rue de Bordeaux, 4260

—  
1928

Le Père Louis Leboeuf, S.J.

*Imprimi potest:*

F.-X. BELLAVANCE, S. J.

*Praep. Prov. Can. Inf.*

Montréal, le 14 mai 1928

---

*Nihil obstat:*

Jacques DUGAS, S. J.

*Censeur*

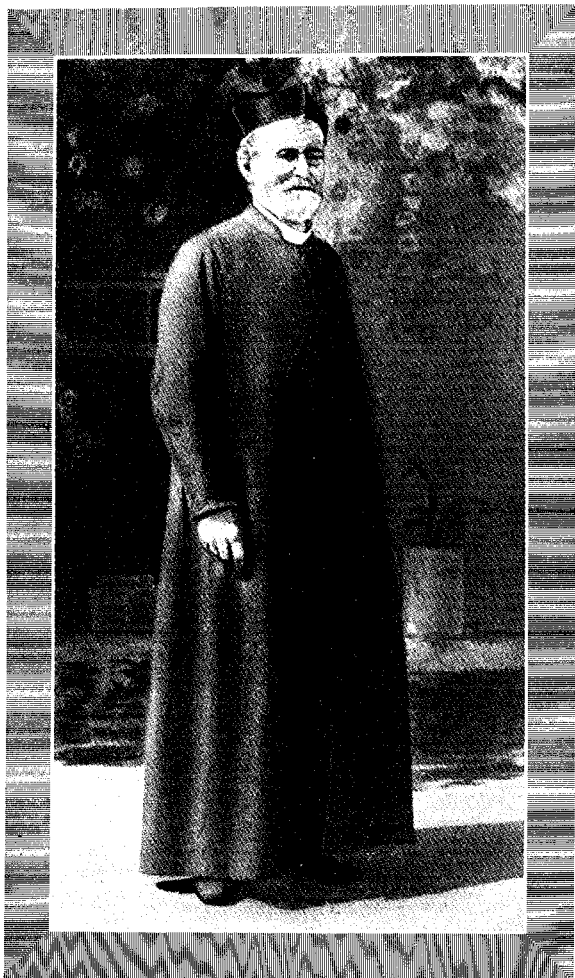
Montréal, le 15 mai 1928

---

*Imprimatur:*

† GEORGES, Arch. coad. de Montréal

Montréal, le 16 mai 1928



FR. P. LOUIS LEBŒUF, S. J.

UN MISSIONNAIRE CANADIEN  
DE LA BROUSSE AFRICAINE

Le Père  
Louis Leboeuf

de la Compagnie de Jésus

(1858-1926)

*Par le P. Édouard LECOMPTE, S. J.*

Avec un portrait, une carte  
et de nombreuses illustrations



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

4260, rue de Bordeaux, 4260

—  
1928

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

## PRÉFACE

---

**L**E P. LOUIS LEBŒUF mourut subitement le samedi, 4 décembre 1926, là-bas au Zambèse, dans la Rhodésie, possession anglaise de l'Afrique du Sud.

Bien que malade depuis quelque temps, rien ne faisait prévoir une fin si brusque. Aussi l'émotion fut-elle extrême, non seulement chez ses frères de la Mission, mais parmi les noirs et les blancs, catholiques et protestants, depuis Salisbury jusqu'à Grahamstown.

On ne s'en étonnera point lorsque l'on constatera, au cours de cette esquisse, ce qu'il y avait d'intelligence et de bonté dans l'homme, de vertu solide dans le religieux, de zèle envahissant dans l'apôtre.

Qu'on me permette de résumer sa vie par le mot élogieux qui se retrouvait en Rhodésie sur toutes les lèvres: He was a complete Jesuit, c'était un Jésuite complet.

En ces jours, où l'Esprit de Dieu semble planer plus largement sur les âmes généreuses, la vue d'un missionnaire tel que le P. Lebœuf,

*aidera peut-être plus d'un jeune cœur d'apôtre à saisir dans sa voile ce souffle divin d'une nouvelle Pentecôte.*

Ed. L., S. J.

NOTE. — Outre les données des archives de la Compagnie de Jésus et nos propres souvenirs, nous avons plusieurs pages des *Letters and Notices* et du *Zambesi Mission Record*, deux revues publiées à Roehampton près de Londres; mais surtout les très précieuses et même indispensables notes de deux vétérans des missions africaines, qui connurent intimement le P. Lebœuf: l'un, Français, le R. P. François Johanny; l'autre, Tyrolien, le R. P. André Hartmann. Ce que nous dirons de notre missionnaire de la brousse sera souvent la traduction et l'agencement des deux textes anglais fondus en un seul. Nous saisissons cette occasion pour exprimer aux auteurs notre très vive gratitude.

# PREMIÈRE PARTIE

LE MISSIONNAIRE EN FORMATION

(1858-1894)

## CHAPITRE PREMIER

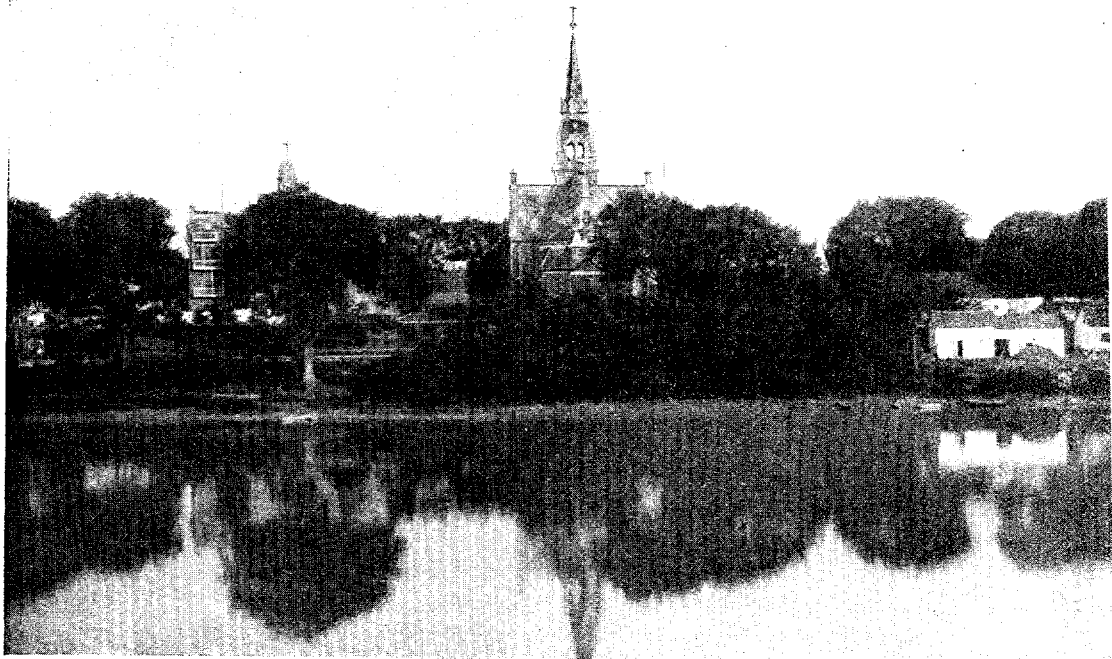
*L'enfance. — Le collège. — La vocation.*

**S**AINT-OURS, l'un de ces jolis villages qu'arrosent les eaux limpides de la rivière Richelieu, fut le berceau de notre missionnaire.

Né le 15 février 1858, il reçut au baptême le nom de Napoléon. Nous le verrons plus tard changer son nom en celui de Louis. Le père, la mère, quatre garçons et trois filles composaient une famille amie du sol, paisible, heureuse, l'honneur et la force stable d'une race.

La piété et les succès de Napoléon à l'école du village firent naître dans l'âme de ses pieux parents l'espoir de donner un jour à l'Église un prêtre selon le cœur de Dieu. Ils le conduisirent à cette admirable pépinière de doctes et saints prêtres que fut toujours le séminaire de Saint-Hyacinthe.

Il y entra au mois de septembre 1870. Tout de suite il prit rang parmi ces petits « oiseaux rares » dans les collèges, que l'on voit se mou-

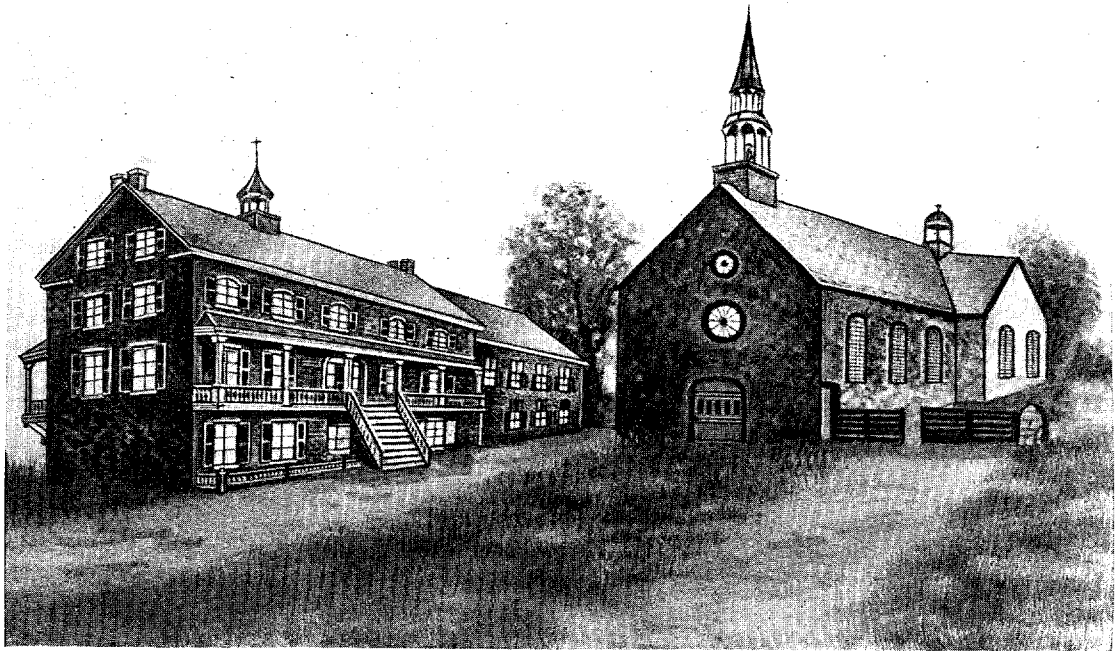


SAINT-OURS

voir avec une égale aisance à la chapelle, en classe, en récréation. Il faisait bien, et même très bien, tout ce qu'il faisait. Ce sera la note de sa vie. Il accomplissait à la lettre, avant de le connaître, le proverbe anglais: *What is worth doing is worth doing well*. C'est bien aussi l'*Age quod agis* de l'Imitation, faites bien ce que vous faites.

Nous avons consulté plusieurs confrères du jeune Napoléon. Leur accord est merveilleux: c'est souvent dans les mêmes termes absolument qu'ils le dépeignent comme un modèle de piété, de bonté et de travail joints à un très beau talent. L'un d'eux rappelle ce joli souvenir, que, dès l'arrivée de l'enfant, à l'âge de douze ans, « avant même de le connaître, écrit-il, on l'aimait et on l'estimait: sa figure respirait la bonté, la douceur, la piété. On n'aurait pas voulu lui faire de la peine ». Ce dernier détail est savoureux, quand on sait que, pour les « nouveaux » surtout, « cet âge est sans pitié ».

Souvent, les jours de congé, il demandait la permission d'aller à la chapelle. Il s'y tenait comme un ange adorateur. La modestie



ST-OURS. — VIEILLE ÉGLISE. OÙ FUT BAPTISÉ LE P. LEBŒUF

du regard était chez lui, semble-t-il, innée: les yeux baissés, à la chapelle toujours, ailleurs très souvent.

Il ne tarda guère à demander son entrée dans la congrégation de la Sainte-Vierge dite des Saints-Anges. Lorsque son nom fut proposé au Conseil, — qui se réunissait chez le Directeur, le bon vieux saint prêtre, M. Dufresne, — le Directeur, raconte un témoin, fit cette réflexion: « Je crois que celui-ci est un petit bœuf bien dompté ». Eût-il été là, l'enfant aurait été le premier à sourire du calembourg, qui rappelait celui de Bossuet: *Bos suetus labori*. Il fut, deux années de suite, en syntaxe et en méthode, élu par ses condisciples Préfet de la congrégation.

Sa piété donnait un charme singulier à toutes ses manières. Elle lui communiquait en même temps un sérieux plutôt rare à cet âge. Il n'était pas ce que le jargon écolier d'aujourd'hui appelle un *sport*. Loin de là. Il jouait peu. Il aimait, surtout à mesure que les années s'avançaient, à se promener en causant avec de bons élèves de même goût. Peut-être attendiez-vous une autre note que celle-là

dans le concert d'éloges qui s'élève au souvenir du jeune Napoléon.

Il jouait peu. Pas assez ? Peut-être. Le jeu est un tonique pour le corps et pour l'âme. Il fait un corps sain en développant tous ses muscles. Il fait une âme saine en l'aidant de deux manières : il la préserve de mille tentations, il lui fait pratiquer d'innombrables actes de vertus individuelles et sociales. En ceci comme en toutes choses, la vertu chemine entre deux excès : d'un côté, le jeu poussé jusqu'à en faire une *affaire* ; de l'autre, l'éloignement du jeu pour faire son petit philosophe péripatéticien, grave, à pas lents, sous les ombres des cours de récréation.

Il se peut que dans l'abstention du jeune Lebœuf, la réserve ait eu sa part, réserve confinant à la timidité. C'est possible. Et de vrai, nous croyons que sa timidité l'a empêché en plus d'une rencontre de faire valoir tous ses dons.

Quoiqu'il en soit, nous aurions voulu voir ce bon élève déployer en récréation, proportion gardée, l'ardeur qu'il mettait à l'étude, en classe et à la chapelle. Il s'en est fort bien passé,



ST-OURS. — ÉGLISE NOUVELLE

dira-t-on. D'accord. Et c'est peut-être là une autre preuve de son magnifique équilibre. Mais quel surveillant, sauf erreur, voudrait tableer sur ces belles exceptions ?

Doué d'un talent que ses succès consacraient, il fut le premier de sa classe: aussi le voyait-on, chaque lundi, porter la liste traditionnelle chez le Supérieur, Mgr Raymond. Il remportait presque tous les premiers prix. Une fois surtout, nous raconte un de ses confrères, il était à la fin de la séance tellement chargé de prix, que Mgr Charles LaRocque, qui présidait, ne put s'empêcher de se lever et d'adresser au jeune lauréat des éloges que l'assistance couvrit de vifs et longs applaudissements.

Il terminait en 1877 sa première année de philosophie. La vie religieuse, vie de sacrifices, de renoncements, de travaux apostoliques, au besoin chez les nations étrangères, vie sans doute de l'idéal le plus élevé dans l'Église de Jésus-Christ, — *si vis perfectus esse*, si vous voulez être parfait — cette vie l'attirait. La lumière d'En-Haut se fit si nette, si pressante, qu'il résolut d'arrêter là son cours d'études et



LE SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE

de marcher à l'instant où l'étoile le conduisait. L'Esprit-Saint, qui le voulait un jour aux missions lointaines, lui avait indiqué un Ordre essentiellement missionnaire.

Le 13 octobre 1877, il quitta ses vieux parents, ses frères et ses sœurs, et de plus son bien-aimé collègue des bords de l'Yamaska. Il se dirigea vers le noviciat de la Compagnie de Jésus au Sault-au-Récollet, où un bon nombre d'élèves de Saint-Hyacinthe l'avaient déjà devancé, où tant d'autres devaient le suivre.

## CHAPITRE DEUXIÈME

*Le noviciat. — Les études littéraires en France.  
— L'expulsion. — La philosophie en Angle-  
terre. — Sa vocation de missionnaire.*

Depuis un an, le noviciat du Sault était re-  
devenu canadien. Les nombreux novices amé-  
ricains qui l'habitaient, et même y formaient  
la majorité, avaient pris leur vol vers le Sud  
en 1876, avec leur Recteur et Maître des no-  
vices, le P. Daubresse. Ils s'étaient établis à  
West Park, sur les bords de l'Hudson.

Tout aussitôt, les novices canadiens (et  
parmi eux l'auteur de ces lignes) étaient venus  
plus nombreux au Sault-au-Récollet. Sous le  
gouvernement très doux du vénéré P. Firmin  
Vignon, ils constituaient déjà une communauté  
raisonnable lorsque se présenta la nouvelle re-  
cruée, Napoléon Lebœuf.

D'après ce que l'on sait de sa vie au collège,  
il n'est pas étonnant de le voir entrer comme  
de plain-pied dans la vie religieuse. Le novi-  
ciat semblait fait pour lui exactement, le gant

pour la main, le fourreau pour l'épée. Et c'est bien la marque la plus certaine d'une vraie vocation.

Nos souvenirs nous le représentent de cette façon: taille moyenne, belle carrure des épaules, bien musclé, démarche aisée, ferme et souple; les traits réguliers, le front haut, la bouche souriante; les yeux, atteints d'une légère myopie, respirant cette bonté, cette douceur déjà signalées au collège et que tous remarqueront en France, en Angleterre et jusque dans les steppes africaines, une douceur de regard qui rappelle presque le regard de l'enfant — si on me permet cette évocation — quand on lui dit: « Fais les yeux doux! » Je dis *presque*, car il n'y avait rien de mou, de mièvre chez lui: il était la force et la douceur admirablement combinées.

Ses qualités d'esprit et de cœur nous sont déjà en partie connues. Transplantées dans le riche sol de la vie religieuse, elles se développent magnifiquement.

On n'entre pas en religion parce qu'on est saint, mais pour le devenir, du moins pour y tendre. Des horizons nouveaux s'ouvrent donc devant l'âme: c'est l'Institut avec ses règles,

ses directions, son esprit, son histoire; c'est l'ascèse que les *Exercices spirituels* du fondateur marquent de son empreinte; c'est l'ensemble d'une vie nouvelle que le novice étudie, qu'il s'assimile peu à peu, et dont il ne devra jamais s'éloigner s'il veut vivre heureux et même persévérer. C'est dire que le novice fait provision de lumière pour son intelligence, de force pour sa volonté. Nous verrons par la suite le trésor qu'en emporta le frère Lebœuf.

Le P. Vignon trouva en lui un disciple si bien préparé à comprendre et à vouloir, qu'il en fit aisément un novice modèle. Il semblait avoir pris la devise de saint Jean Berchmans: « Je veux devenir un saint, et vite et grand. » Voilà la vraie sagesse, contre-pied de celle du monde: Devenir riche vite.

L'élève sérieux qui, au collège, « ne riait pas souvent » (souvenir d'un confrère), fut, au noviciat, — comme il convient du reste, — très joyeux en récréation, plein d'esprit, le mot pour rire aux lèvres.

Son *expériment* de pèlerinage eut lieu en 1878. La bonne Providence, aidée du bon P. Vignon, le fit passer par Saint-Hyacinthe avec son compagnon, frère Gaboury, un con-



LE NOVICIAT DU SAULT-AU-RÉCOLLET

frère de collègue. Je laisse à penser le plaisir que cette visite procura aux deux pèlerins, ainsi qu'à leurs condisciples, de se retrouver encore une fois tous ensemble sous le toit béni de l'Alma Mater.

Nous avons dit qu'il changea son premier nom, *Napoléon*. C'est au noviciat que la pensée lui en vint. Il s'était épris d'une affection très vive pour l'angélique Louis de Gonzague. Dans son désir de l'imiter et pour s'en rappeler plus souvent le souvenir, il voulut en porter le nom (*Aloysius*). La chose fut agréée des Supérieurs. Et désormais on l'appela, dans les documents officiels eux-mêmes, le Frère puis le Père *Louis Lebœuf*.

Ses deux années de noviciat n'étaient point terminées, lorsque, au mois d'août 1879, il partit, avec plusieurs compagnons, pour aller en France faire ses études littéraires, à Saint-Acheul, près Amiens.

Il s'aperçut vite qu'il n'avait pas le pied marin. Les premières grandes houles du golfe l'étendirent sur son lit. Celles de l'océan l'y tinrent implacablement cloué jusqu'au quai de Liverpool.

En deux temps, l'Angleterre et la Manche furent traversées. Bientôt ce fut, à l'horizon, comme dressée sur les toits de la ville, la cathédrale d'Amiens, avec sa nef hardie, ses tours et sa flèche. Non loin de là dans un faubourg, sur une légère éminence, l'antique abbaye genovéfaine de Saint-Acheul, que la Révolution avait jadis vidée de ses trésors et de ses hôtes, accueillit les voyageurs.

Là se trouvaient réunis le noviciat, le juvénat et le philosophat de la province de Champagne. Ruche magnifique où chaque abeille, affairée, ardente, infatigable, composait son miel. Le *serio et constanter* de la deuxième règle des scolastiques, qui leur demande de jeter leur âme à l'étude, *animum adjiciant*, n'était pas fait pour effrayer frère Lebœuf. Il s'y jeta à son tour autant et plus qu'il n'avait fait au collège.

Cependant, quelques jours avant le 15 octobre, on le mit en récollection, pour préparer plus intimement son âme à la grande immolation des vœux de religion. Il les prononça le 15, à l'autel, devant les trois communautés réunies: vœux simples mais perpétuels. Il ne

bronchera pas sous le joug qu'il s'impose, durant les quarante-sept années qui lui restent à vivre.

Le juvénat devait durer deux ans. Mais des événements se préparaient qui allaient brusquement l'interrompre avant même la fin de la première année.

Cette année-là, au début de 1879, Jules Ferry, libre penseur, positiviste, franc-maçon, père de l'école laïque, gratuite et obligatoire, était fait ministre de l'Instruction publique. Il avait déjà dans ses papiers un plan très net, plan de la franc-maçonnerie et de la Ligue de l'Enseignement: la destruction en dernier ressort des congrégations religieuses. Tout de suite il se met en campagne, dépose, le 15 mars, sur le bureau de la Chambre, entre autres projets, celui de restreindre la liberté de l'enseignement. L'article 7 est le point capital: il déclare inhabile à l'enseignement toute congrégation non autorisée. L'article, voté par la Chambre le 9 juillet, est rejeté par le Sénat le 15 mars 1880.

La joie des catholiques ne fut pas longue. Ferry, fouillant les archives nationales, déterra

les fameuses « lois existantes » : lois portées contre les congrégations sous l'Ancien Régime et la Révolution, lois depuis longtemps inappliquées, périmées.

Le 29 mars, le *Journal Officiel* promulguait deux décrets : le premier prononçant la dissolution de la Compagnie de Jésus, le second accordant un délai de trois mois aux autres congrégations non autorisées, pour obtenir leur approbation. Huit à neuf mille religieux et près de cent mille religieuses étaient affectés par ces deux décrets.

Les Jésuites avaient trois mois, non pour se faire autoriser, — on ne leur proposait même pas, comme aux autres, ce très hypothétique ou plutôt illusoire avantage, — mais pour plier bagage : à savoir, du 29 mars au 29 juin. Les collègues seuls obtenaient un délai de deux autres mois, jusqu'au 31 août.

Pour ce qui s'ensuivit, nous croyons intéresser le lecteur en rappelant certains détails inédits, qu'on nous permettra d'appuyer de nos souvenirs personnels.

A Saint-Acheul, le départ des diverses branches de la communauté s'échelonna le long des mois d'avril et de mai. Le 28 juin, il ne restait



SAINT-ACHEUL, AMIENS

plus que quelques Pères et Frères et les Canadiens, que la République aurait à déloger *manu militari*.

Le 29 juin, de très bonne heure, après la sainte messe, la communion, l'action de grâces et le déjeuner, tous, Pères, scolastiques et frères, étaient prêts. Le commissaire de police d'Amiens et ses séides ne parurent point.

Le lendemain matin, 30, mêmes préparatifs de notre part. Comme la veille, de nombreux amis de la Compagnie s'étaient mêlés à nous, pour nous défendre au besoin, si le peuple à l'extérieur se montrait hostile. Dans le même but, la cavalerie du général Ducros, excellent catholique, caracolait dans les environs, prête à foncer sur la canaille.

Cette fois, le commissaire se présenta devant la grande et lourde porte, solidement verrouillée, qui donnait sur la rue. Il était accompagné de gendarmes et de soldats avec baïonnette au canon. Sur refus d'ouvrir, il leur fallut, pour entrer, enfoncer la porte à coups de hache et de pique. Le commissaire parvint non sans peine à la grande salle où nous étions réunis. Très ennuyé du rôle stu-

pide qu'on lui avait imposé, il lut le décret d'expulsion. L'un de nous aussitôt protesta vivement, au nom de tous, comme « sujets britanniques », en appelant à l'ambassade anglaise à Paris.

— C'est votre droit, Messieurs, répondit le commissaire; mais nous ne pouvons surseoir à l'exécution des décrets. Veuillez donc sortir de la maison.

Personne ne bougea. Il avait été entendu qu'on ne céderait qu'à la violence.

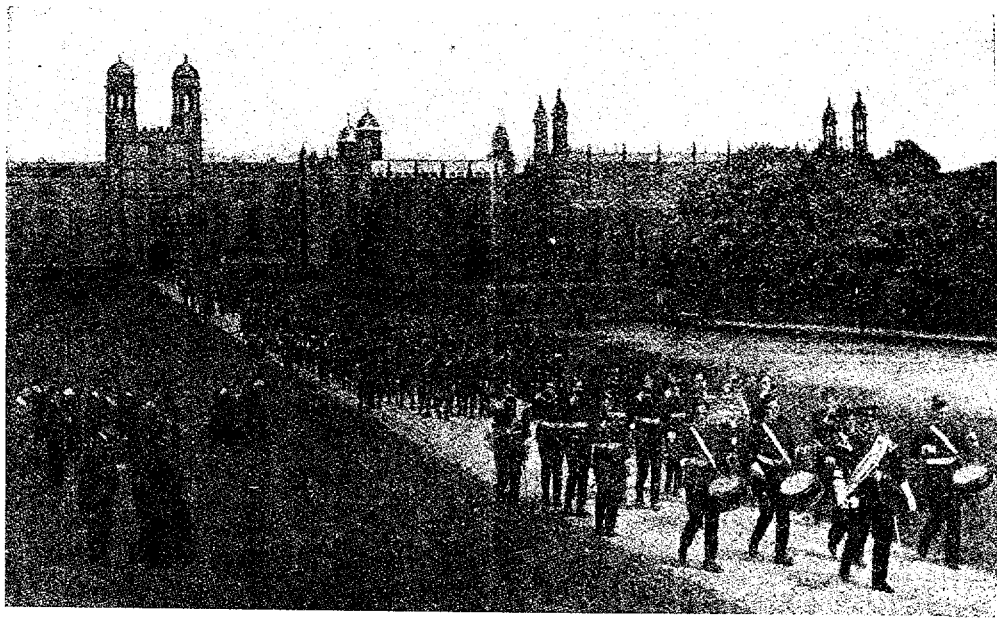
— Alors, Messieurs, je devrai mettre la main sur vous.

— Faites.

Le rouge au front, le pauvre homme dut s'avancer, poser la main, gentiment du reste, sur l'épaule de chacun de nous.

Une foule considérable s'était attroupée aux abords de Saint-Acheul. En paraissant devant elle, nous vîmes tout de suite que, loin d'être hostile, elle était très sympathique, témoins les traits, les regards, les larmes.

Nos amis, toujours près de nous, nous accompagnèrent à la gare, prirent les billets, nous souhaitèrent bon voyage en demandant une prière pour la France...



LE COLLÈGE DE STONYHURST

Le soir, nous étions au noviciat-juvénat anglais de Roehampton, près de Londres. Deux mois plus tard, Stonyhurst nous recevait pour nos trois années de philosophie.

Stonyhurst est une belle et vaste propriété, située dans le Lancashire, au confluent de la Hodder et de la Ribble. Le terrain s'élève en collines verdoyantes, lavées par de fréquentes pluies, piquées de taillis et de bosquets.

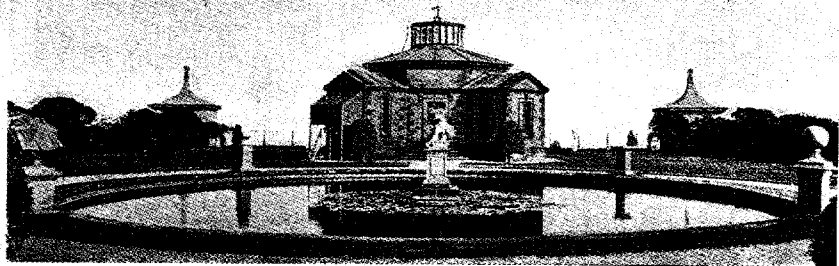
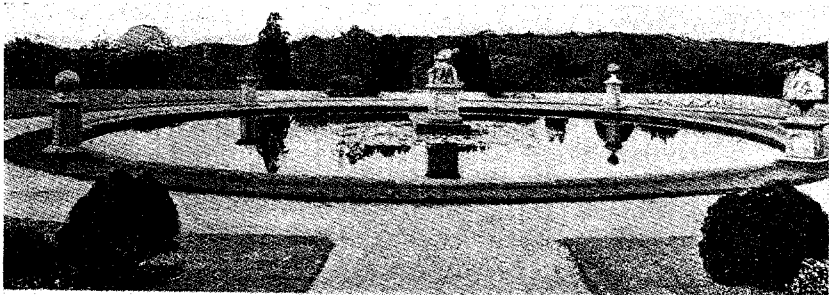
Sur l'un des plateaux, tout un groupe de constructions attire le regard. La première, en arrivant de la gare de Whalley, est St. Mary's Hall, en ce temps-là séminaire de philosophie de la province anglaise. — Tout récemment, philosophes de Stonyhurst et théologiens de St. Beuno's ont été transférés à Heythrop, près d'Oxford. — Voici à quelque deux ou trois arpents de là, le très beau collège de Stonyhurst, où se donne rendez-vous ce qu'il y a peut-être de plus distingué chez les catholiques anglais. Non loin de là se dresse l'église servant d'église paroissiale aux familles dispersées dans les environs. Enfin, en face du collège, au delà de la grande cour de récréation des élèves, sur une éminence assez peu

prononcée, on voit trois ou quatre pavillons, dont l'un surmonté d'un dôme. C'est le fameux observatoire de Stonyhurst, classé parmi les observatoires officiels du royaume. Il ne le cède en valeur qu'à celui de Greenwich.

C'est ici que bien souvent, au cours de ses années de philosophie, le frère Lebœuf viendra passer des heures pour étudier l'astronomie théorique et pratique. A cette époque, le directeur de l'observatoire était le célèbre P. Stephen Perry. On le comparait volontiers au P. Secchi. Ses recherches astronomiques étaient poussées très loin. Or, il trouvait que pour la précision à compter les dixièmes de secondes, le frère Lebœuf n'avait pas son égal.

Sans doute, la philosophie était l'objet principal de ses soins. Mais sa vive et nette intelligence pouvait mener de front, sans les affaiblir, plusieurs matières. C'est ainsi qu'en plus de l'astronomie, il se livra, les jours de congé, à l'étude de la botanique.

Ces jours-là, lui et son compagnon herborisant, qui n'était autre qu'un confrère de Saint-Hyacinthe, le frère Eugène Lefebvre, partaient allègrement de bon matin, avec une croûte dans leur poche pour le lunch, pleins d'enthou-



L'OBSERVATOIRE DE STONYHURST

siasme, allant par monts et par vaux, scrutant du regard les plantes, les herbes, les fleurs, cueillant celle-ci, celle-là, les déposant dans un long étui de fer-blanc, pour les disséquer ensuite, les classer, les étendre dans l'herbier. Ils acquirent l'un et l'autre une connaissance vraiment remarquable de la flore d'Angleterre.

Déjà en ce temps-là, le frère Lebœuf déployait l'extrême habileté de ses doigts à manier le bois et le fer.

Un de ses confrères d'Afrique écrira: « Il pouvait faire n'importe quoi, depuis le filetage d'une aiguille jusqu'à l'invention et la construction d'un canon d'ordonnance. » Un autre ajoutera: « Je me suis souvent dit que si le P. Lebœuf était resté dans le monde, il aurait sûrement inventé l'aéroplane, et, hardi comme il était et sans peur, il eût été la première victime d'une envolée se terminant en une culbute fatale. »

Un jour, au scolasticat, il trouve une montre jetée au rebut. Il l'éventre, et remarque que la roue principale est brisée: rien que cela. Il prend un vieux sou, l'aplatit, le lime, le perce, en munit la périphérie de dents savam-

ment disposées, l'insère délicatement dans le rouage reconstitué. Et voilà la bonne vieille montre qui se raccroche à la vie, en se donnant des airs de *Longines*.

Il s'appliquait à tout. Aucune connaissance théorique ou pratique ne le laissait indifférent. Au fond, c'était la formation totale du missionnaire qui se poursuivait, sans bruit, sans retardement : missionnaire prêt à tout, sachant tout, capable de tout ; missionnaire inconfusable en toute occasion, en n'importe quelle impasse ; bref, si on me permet le mot, souverainement débrouillard.

Il le voulait ainsi, puisque Dieu déjà lui avait inspiré le désir des missions lointaines. Dès sa première année de philosophie, le choix était fait : ce serait la dure mission du Zambèse. Il disait plus tard à l'un de ses plus intimes conovices, que sa vocation au Zambèse avait été pour lui aussi claire que sa vocation à la Compagnie de Jésus.

Ce qui l'attirait c'était d'abord l'ampleur du sacrifice : vivre et mourir parmi les nègres ; loin de sa famille ; loin de son pays ; dans une

mission qui passait alors, aux yeux de la Compagnie, pour la plus pénible de toutes. Il se réjouissait en outre de grossir le nombre de ceux qui, trop clairsemés, se destinaient à cette tâche. Il aurait encore par là la satisfaction de travailler pour la province d'Angleterre, qui depuis un an aidait généreusement de diverses manières sa nouvelle protégée, la Mission du Canada.

En effet, à l'automne de 1879, la Mission New-York-Canada était divisée: New-York devenait province avec le Maryland, le Canada était rattaché, comme mission, à la province d'Angleterre.

Ces diverses raisons, toutes plus excellentes les unes que les autres, furent agréées avec joie par les Supérieurs majeurs. La joie se doublait par le fait d'un compagnon qui se joignait au frère Lebœuf, dans la personne de son conovice, frère Victor Bourdon, ancien élève du collège de Montréal.

La troisième année de philosophie allait bientôt finir. Le frère Lebœuf écrivit à sa famille. Avec infiniment de délicatesse et d'esprit surnaturel, il annonçait le sacrifice que

Dieu lui avait demandé. A son tour il demandait aux siens, père et mère, frères et sœurs, de faire leur part en l'acceptant de bon cœur : sacrifice très grand, puisqu'ils ne se reverraient plus sans doute que dans le ciel, mais sacrifice d'autant plus méritoire et qui fructifierait au centuple pour le bien des âmes si délaissées de l'Afrique australe et finalement pour la plus grande gloire de Dieu.

Pendant que sa lettre traversait l'Atlantique, une lettre de ses parents la croisait sur l'océan, et venait raviver le sacrifice en retournant le poignard dans la plaie. La famille entière en effet, toute à la joie à la pensée du retour prochain du cher Jésuite après quatre ans d'absence, hâtait de ses vœux et de ses prières ce jour béni ; d'autant que le père, la mère allaient s'affaiblissant...

Le sacrifice était décuplé par cette attente si légitime de toute la famille. Le frère Lebœuf, au reçu de la lettre, alla à l'instant le renouveler aux pieds de Notre-Seigneur dans le tabernacle, et sans balancer, écrivit une seconde lettre pour appuyer la première et convier ses pieux parents à l'immolation absolue, définitive.

De part et d'autre, elle fut parfaite: véritable holocauste que l'ange du voyant de Patmos recueillit dans son encensoir d'or, pour en faire monter le parfum jusqu'à l'autel du Roi des siècles.

Et combien de grâces n'en fit-il pas descendre sur l'âme, la vie, l'œuvre du futur missionnaire!

## CHAPITRE TROISIÈME

### *La régence à Grahamstown. — Force et douceur*

La formation du jeune Jésuite comporte, entre la philosophie et la théologie, trois ou quatre années de régence: enseignement, surveillance, où il prend, dans ce microcosme qu'est un collège, un premier contact avec les esprits et les cœurs, tout en meublant sa propre intelligence, en retrempant sa propre volonté.

Le R. P. Weld, en 1883, venait d'être nommé Supérieur du Zambèse. Il voulut, avant de placer le frère Leboeuf dans un collège, l'initier au portugais: langue qu'il aurait à parler si on le destinait au Bas-Zambèse, colonie africaine du Portugal. Notre scolastique fit donc voile vers Lisbonne et entra au collège de Campolide, à l'automne de 1883.

Pendant ce temps, son émule en apostolat, le frère Bourdon, cinglait directement vers le Sud-Africain. On espérait que dans un climat chaud et sec, il échapperait plus sûrement aux morsures de la phtisie qui depuis quelque temps

lui rongeaient les poumons. Vain espoir. Le mal déjoua tous les soins. Établi à Graaf Reynet, scolasticat anglais récemment fondé dans la Colonie du Cap, le frère Bourdon émerveilla le médecin protestant qui le soignait, par sa patience, sa douceur souriante, et, comme saint François Xavier en face de la Chine, par le très grand sacrifice, entre les mains du bon Maître, de ses rêves ardents d'apostolat. Il s'éteignit paisiblement le 2 août 1884.

Le séjour du frère Lebœuf à Lisbonne fut de courte durée. Son Supérieur avait décidé, entre temps, que son champ d'action serait plutôt dans les vastes plaines du Haut-Zambèse, dans la colonie anglaise de la Rhodésie. Il l'envoya donc, au cours de l'année de 1884, en Afrique-Sud, au collège St-Aidan de Grahamstown.

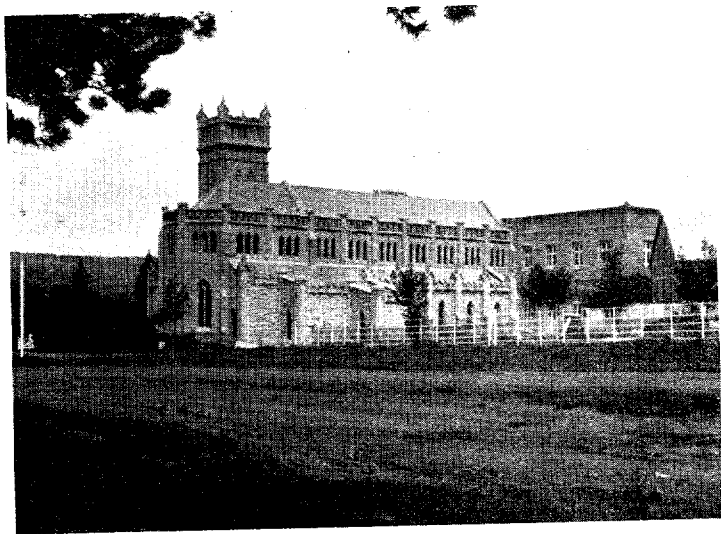
Ce collège florissant avait été ouvert en 1875 par les Jésuites d'Angleterre. C'était leur première entrée dans la colonie africaine. Le collège recevait les enfants des familles catholiques de la ville et de la Colonie du Cap.

C'est là que le R. P. Johanny rencontra pour la première fois notre nouveau régent.

Nous lui sommes redevables des bons renseignements qui vont suivre.

Le frère Lebœuf fut, pendant quatre ans, professeur de sciences et de mathématiques. La génération encore jeune du collège était quelque peu turbulente. Elle s'aperçut bientôt que le nouveau venu n'était pas homme à se laisser marcher sur les pieds. Sa carrure athlétique dénotait une force musculaire peu commune. Elle l'était en effet. La puissante poigne du professeur eut vite raison de quelques indisciplinés.

N'allons pas croire cependant que son idéal dans le maniement des écoliers était le règne de la terreur. Certes, il eût manqué au plus élémentaire principe de la pédagogie. Il était trop intelligent pour ignorer que le manque comme l'excès de cœur fausse l'éducation de l'enfant : le premier lui ferme le cœur, le second le lui gâte. Mais, très judicieusement, il voulut d'abord asseoir solidement son autorité, afin de laisser agir ensuite plus sûrement sa bonté, sa douceur, sa sereine affabilité, et mêler ces diverses notes en une douce et puissante harmonie.



LE COLLÈGE SAINT-AIDAN ET SA CHAPELLE

Les élèves le comprirent. Ils respectèrent sa force, ils aimèrent sa bonté. Ils admirèrent l'homme doué d'un si bel ensemble de qualités au service d'une intelligence qui faisait de chaque classe une heure des plus instructives, des plus intéressantes.

A Stonyhurst, il s'était naturellement livré à l'étude de l'anglais. Il le parlait très bien. De vive voix ou par écrit, dans une exposition quelconque, il ne gardait du français, disait-on, que la clarté et l'atticisme de la phrase. Aussi ne craignit-il pas de s'aventurer dans la préparation de pièces anglaises. Pour cela il fallait un théâtre. Il n'y en avait point. Qu'à cela ne tienne: il va en monter un de toutes pièces. Il sera son propre artisan, comme il l'est du reste dans son laboratoire.

Le vieux dortoir du collègue est là sans emploi. Il le nettoie, le range, l'aménage. Il dresse la plate-forme du théâtre, met une rampe, perce et dissimule au mieux le traditionnel trou du souffleur, peint le rideau, quelques toiles de fond, des coulisses. Ce fut merveille. St-Aidan n'avait jamais été à pareille fête.

Ce que les Anglais aimaient encore chez lui, c'était *his quiet sense of humour*. Il discernait tôt le côté risible des choses. Il savait apprécier un bon tour, fût-il à ses dépens.

Il remarque un jour que la grande horloge, qui se remonte une fois la semaine et règle tout le collège, se détraque, mais avec méthode: précipitée pendant la classe et l'étude, elle est languissante aux heures de récréation. Evidemment, la main de l'homme ennemi est là. Qui? Comment le prendre *flagrante delicto*?

Le P. Lebœuf, pour rendre service, s'était attribué la besogne de monter l'horloge tous les samedis. Son ingéniosité aidant, il combine un système d'après lequel le premier qui ouvrira l'horloge recevra sur la tête et en pleine face une fiole remplie d'encre. Cela ne tarda guère. La machine infernale fonctionna avec une implacable précision et dénonça au premier surveillant le loustic pris au piège: un bon élève, d'ailleurs, paraît-il, voire un ami du professeur de sciences.

L'horloge reprit sa marche ordinaire, le cas fut réglé, la fiole oubliée; si bien oubliée, que, le samedi suivant, lorsque le bon P. Lebœuf ouvrit la porte de l'horloge, il reçut à son tour

le contenu de la même fiole — peut-être pas le même contenu cependant. Les conspirateurs étaient-ils aux aguets pour voir l'effet produit et supputer la sanction ? Nous ne savons. Mais l'excellent Père n'aurait pas voulu gâter leur jouissance, s'avouant par ailleurs que la riposte n'était pas mal trouvée. L'affaire en resta là.

La fiole sera encore une fois bien oubliée, lorsque, trente-cinq ans plus tard, à l'appel du collègue, il viendra lui tracer le plan de sa splendide chapelle.

## CHAPITRE QUATRIÈME

### *La théologie à Jersey. — Le troisième an à Tronchiennes*

A l'été de 1888, le professeur avait terminé sa quatrième année de régence. Il était bien temps qu'il commençât sa théologie. Il fut ramené en Europe et envoyé au théologat de la province de Paris, à Saint-Héliier, île de Jersey.

Il s'appliqua à la science sacrée comme il faisait à tout ce qu'il entreprenait : c'était toujours en vue des âmes et, finalement, pour l'amour du même bon Maître, qu'il retrouvait partout.

Sa troisième année finie, il reçut en 1891 — avec quel bonheur ! — le caractère ineffaçable et les divines prérogatives du sacerdoce. On remarqua tout de suite le soin qu'il apportait — selon une règle des prêtres de la Compagnie — à célébrer parfaitement le saint sacrifice de la messe. Il savait que le premier pli est singulièrement durable. Il mettait, à cet

acte le plus auguste qui se puisse imaginer ici-bas, les trois conditions que l'Église demande à ses prêtres dans la récitation de l'Office divin: *digne, attente ac devote*, avec dignité, attention et dévotion. Ses confrères de la brousse en feront eux-mêmes plus tard la remarque.

La quatrième année de théologie fut suivie du « troisième an ».

C'est le nom que l'on donne dans la Compagnie à une troisième année de noviciat ou de probation, et qui vient régulièrement après l'étude de la théologie.

Saint Ignace ne se presse pas de lancer son prêtre dans le tumulte des œuvres où il va définitivement s'engager. Il lui a demandé d'abord de jeter son âme aux études, *ad studia animum adjiciant* (règle des scolastiques déjà citée). Il le mettait sans doute en garde, immédiatement après ces mots, contre le danger d'une avidité effrénée pour la science humaine, au détriment de la science des saints. Néanmoins, les études finies, la philosophie et la

théologie poussées à fond, il craint que le cœur n'en sorte quelque peu refroidi au service du Maître.

Et alors par une disposition, que le P. de Ravignan appelle le chef-d'œuvre de saint Ignace, il fait succéder à l'école de l'intelligence ce qu'il nomme d'un mot si magnifique « l'école du cœur ».

En effet, pendant dix mois, le jeune prêtre se mettra, sous la conduite d'un Père expérimenté, et plus par le cœur que par la tête, à une double étude: la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la connaissance et l'amour de son Institut. Divers exercices y pourvoiront: la grande retraite d'un mois, des triduums, des conférences, des lectures spirituelles, des méditations supplémentaires, l'étude de l'Institut, des exercices d'abnégation. Nul ministère extérieur, sauf au temps du carême. C'est une année de paradis.

Le P. Lebœuf fit cette année (1892-1893) à Tronchiennes, petite ville de Belgique, où la province belge avait et a de nos jours encore son noviciat, son jувénat et son troisième an.

Il en sortit comme ces chevaliers des croisades, prêts à toutes les luttes, bardés de fer, armés de pied en cap, souriants et résolus.

La formation du religieux, du Jésuite, était complète. Sa vocation spécifique de missionnaire avait été, au contact plus intime du Sauveur du monde, vivement éclairée et raffermie. Il était prêt.

# DEUXIÈME PARTIE

LE MISSIONNAIRE DANS LE MASHONALAND

(1894-1902)

## CHAPITRE PREMIER

*La Mission du Zambèse. — Quelques mois chez les Betchouans. — Divers travaux.*

LES possessions anglaises en Afrique-Sud sont nombreuses et considérables. Outre l'Union Sud-Africaine, qui comprend la Colonie du Cap, le Natal, l'Orange et le Transvaal, il y a les territoires du Sud-Ouest-Africain, du Basutoland, du Betchouanaland et de la Rhodésie.

C'est dans cette dernière région que le P. Leboeuf allait exercer son ministère.

La Rhodésie — qui tient son nom de l'entrepreneur Cecil John Rhodes, — est bornée au nord par le Congo belge, à l'est par le Nyasaland et le Mozambique, au sud par le Transvaal et une partie du Betchouanaland, à l'ouest par Angola et le Sud-Ouest Africain. Vaste territoire de 450,000 milles carrés. La race noire n'atteint pas le million et demi; on y compte de trente à quarante mille blancs.

Ce qu'on appelait jusqu'à ces derniers temps la « Mission du Zambèse », comprenait tout ce territoire, sauf la partie nord-est appartenant au Vicariat apostolique de Nyasa. Elle prenait son nom du fleuve Zambèse.

J'ai dit: « jusqu'à ces derniers temps ». En effet, les *Acta Apostolicae Sedis* du 3 novembre 1927, publiaient une Lettre apostolique du Souverain Pontife divisant l'ancienne Préfecture apostolique du Zambèse en deux parties: l'une au nord du fleuve, sous le nom de Préfecture apostolique de *Broken Hill*, confiée aux Jésuites polonais; l'autre au sud, celle des Jésuites anglais, sous le nom de Préfecture apostolique de *Salisbury*.

Le fleuve, qui sépare ces deux Missions, part des hauts plateaux du nord-ouest, dessine une courbe vers le sud et l'est, se précipite à Victoria, sur une largeur de six mille pieds, dans un gouffre de trois à quatre cents pieds de profondeur. C'est la célèbre chute Victoria, plus étonnante encore, au dire des voyageurs, que notre Niagara. Le fleuve remonte ensuite vers le nord et, faisant une deuxième courbe, descend à travers les possessions portugaises du



LA CHUTE VICTORIA

Mozambique et va se perdre par un delta dans l'Océan Indien.

Tous les postes de la Mission se rencontrent maintenant au sud du Zambèse. C'est dans cette partie qu'est le Betchouanaland, au sud-ouest; au centre, le Matabéléland avec Bulawayo pour capitale; au nord-est, le Mashonaland dont la capitale est Salisbury. Ces noms reviendront souvent sous notre plume.

La Mission du Zambèse fut confiée à la Compagnie de Jésus en 1879. En cette même année, le 16 avril, mercredi de Pâques, le P. Henri Depelchin, fondateur et premier Supérieur de la Mission, le P. Charles Croonenberghs, le P. Auguste Law, trois autres Pères, quatre Frères coadjuteurs et plusieurs domestiques, quittaient le collège St-Aidan de Grahamstown, au milieu des acclamations et des souhaits de bon voyage des Pères et des élèves. Campés sur quatre chariots traînés par cinquante-huit bœufs (seul mode de communication en ce temps-là), ils s'enfonçaient dans l'intérieur du pays, en route pour Bulawayo.

La distance était de douze cents milles. Ils prirent cinq à six mois pour la franchir.

Le terrible roi des Matabélés, vainqueur des Mashonas, Lobengula, que le P. Depelchin nous dépeint comme un géant, trônait dans son kraal royal de Bulawayo.

Informé que les nouveaux venus ne voulaient que du bien à lui et à ses sujets il les reçut généreusement, leur accorda une vaste propriété à quelques milles de sa capitale, — à Empanjeni, où nous retrouverons le P. Lebœuf, — leur permit d'enseigner à ses gens tout ce qu'ils savaient, sauf leur religion: de cela pas un mot.

Ce n'est que quatorze ans plus tard, en 1893, que la mission put s'organiser. Lobengula, défait par les troupes de la Compagnie Britannique du Sud-Africain, venait de mourir. La Rhodésie tout entière passait sous le contrôle de l'Angleterre.

Le P. Lebœuf arriverait donc au bon moment en 1894.

Il quittait en effet l'Europe cette année-là même. Rendu en Afrique au mois d'avril, il ne fut pas envoyé immédiatement au Mashonaland, mais à Vleeschfontein en Betchouanaland, sur la frontière du Transvaal. C'était son premier contact avec la brousse africaine et avec ses beaux petits nègres qu'il aimerait tant.



L'auteur anonyme de l'excellente notice nécrologique de la revue *Zambesi Mission Record*, avril 1927, dit que ce fut à Vleeschfontein qu'il rencontra pour la première fois le P. Lebœuf. « Je fus frappé à l'instant, écrit-il, par le charme de sa personnalité et ses prodigieux talents. Il n'est rien qu'il ne pût faire et tout ce qu'il faisait était bien fait. »

Les habitants du poste appartenaient à la tribu des Betchouanas. Leur langue, un dialecte du *bantu*, est extrêmement difficile à apprendre. Notre missionnaire puisa tout de suite dans le trésor qu'il avait amassé dans sa longue formation. Bien qu'importuné à chaque instant par les indigènes que sa bonté inlassable et sa bonne humeur attiraient, il s'acharna à l'étude du déconcertant idiome. En peu de temps il put converser et même prêcher de petits sermons.

C'est extraordinaire, dit l'annaliste, tout le travail qu'il fit dans les quelques mois qu'il passa à Vleeschfontein. Il n'y avait rien de trop bas pour lui. Ainsi le poste avait grand besoin d'une étable à porcs. Il s'y mit aussitôt. Son matériel étaient des cailloux informes pour les murs et de la boue pour mortier. Quoiqu'il

n'eût jamais rien fait de semblable, il sut donner à l'ensemble une belle apparence et une solidité à toute épreuve.

Il vit des quantités de courges qui se perdaient au jardin. « J'en ferai de la confiture », dit-il à son compagnon étonné. Excellente confiture, dut avouer celui-ci. Autre exemple. Un de leurs bœufs s'était cassé la patte et avait dû être abattu, au moment où le P. Le-bœuf se préparait à son long voyage en chariot vers le Mashonaland. Il sala une partie de la viande et avec le reste fit du bovril. Il est vrai qu'il oublia le sel (comme autrefois peut-être dans ses pique-niques de jeunesse). On s'en aperçut en route, à la première ouverture des pots. Pendant que les gaz qui ne fleuraient point la rose s'échappaient librement, on put se procurer du sel et l'ajouter au bouillon. Le bovril fut alors déclaré parfait.

Le départ de Vleeschfontein à l'automne de 1894, était occasionné par la cession aux PP. Oblats de Marie-Immaculée de cette station qui se trouvait sur leur territoire. Le P. Leboeuf avait gagné le cœur des natifs. Ce fut les larmes aux yeux qu'ils le virent s'éloigner de leur village.

De ce poste au Fort Victoria où s'arrêta le voyageur, il y avait une distance de deux cent cinquante à trois cents milles. Il la franchit sur son lourd chariot mérovingien, à travers la brousse, le désert, des plaines de sable, sous un soleil de feu, accompagné la nuit des hurlements des bêtes fauves. Mais Victoria ne le garda point longtemps. Il fut envoyé, en 1895, à Salisbury, en plein cœur du Mashonaland. Il y demeurera sept ans.

## CHAPITRE DEUXIÈME

### *Salisbury. — La rébellion de 1896. — Difficultés des voyages*

Salisbury était une ville habitée par quelques milliers de blancs et de noirs. Elle devait avoir des hauts et des bas sous la poussée des circonstances. Peu à peu, néanmoins, elle l'emporterait sur Bulawayo, longtemps encore métropole commerciale, et deviendrait la capitale administrative de la Rhodésie.

Le P. Lebœuf put donner libre cours à son zèle, à sa soif des âmes, à son besoin de dévouement. Les difficultés de mille sortes ne manqueraient pas.

La première qui se dressa brutalement devant lui fut la rébellion des indigènes de la Rhodésie, en 1896, quelques mois après son arrivée.

Suggestionnés par leurs sorciers, ils formèrent le projet de secouer l'autorité des blancs, de les mettre tous à mort, ou du moins de les refouler jusqu'à la mer. La consigne était de ne commencer la tuerie qu'à la nouvelle lune.



UN CHARIOT A BŒUFS EN RHODÉSIE

Mais voilà. Quelques jeunes guerriers trop ardents se lancèrent à l'attaque avant la susdite nouvelle lune, ce qui fit rater le coup. Mais ces malheureux, avant d'être écrasés par les troupes, avaient eu le temps de massacrer plus de trois cents blancs : cultivateurs, mineurs, marchands, explorateurs. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans les villes, Bulawayo, Salisbury, Gwelo, etc.

La crise était passée, mais les suites étaient là, comme les grandes houles de la mer après une tempête : défiance réciproque des blancs et des noirs, rancœurs, représailles particulières... L'apaisement des esprits se fit peu à peu. Le P. Lebœuf y mit toutes les ressources de son esprit et de son cœur.

Pour tous les bons services du Père en cette occurrence, le Gouvernement lui décerna une médaille qui, malheureusement, n'arriva qu'après sa mort.

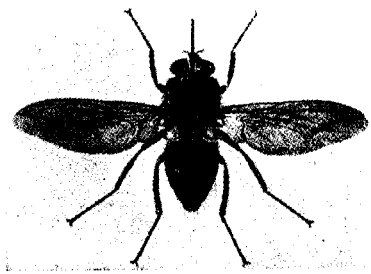
Comme le disait un de ses compagnons, sa manière de surmonter les difficultés n'était pas faite d'expédients quelconques ou de brusques impulsions, mais de courage tranquille, ferme, l'œil bien ouvert, procédant selon des méthodes



LES PONTS SONT RARES

qu'il avait méditées, basées sur une expérience déjà nettement acquise.

Il ne regardait pas à ses ennuis personnels, à ses souffrances, sous la chaleur ou le froid, la faim, la fièvre, quand il s'agissait de porter secours à un paroissien malade à des milles de distance, ou d'obéir au Supérieur de la Mission, l'envoyant explorer un nouveau centre possible de labour apostolique. Pas de route carrossable en ce temps-là, pas d'auto-camion, pas de Ford, pas de relais postés de distance en distance, pas de ferme hospitalière pour vous secourir dans la tempête... Le missionnaire pionnier n'avait à sa disposition qu'une robuste bicyclette qu'il devait mouvoir sur les routes improvisées dans la brousse par les fourgons et les charrettes, ou pousser à côté de lui à travers les interminables plaines de sable du veld rhodésien, rôti le jour, et parfois grelottant le soir à la belle étoile. C'est après un



LA TERRIBLE MOUCHE AFRICAINE « TSÉTSÉ »  
qui inocule la maladie du sommeil

voyage de ce style que le P. Lebœuf fut de nouveau rencontré par le R. P. Johanny. Il arrivait d'un voyage de Salisbury à Bulawayo. Les premiers cinquante milles il les avait faits juché sur un amas de matériaux que convoyait un train de construction; les autres deux cent cinquante milles, il les avait franchis sur sa bicyclette. L'affaire réglée et ne se donnant que deux journées de repos, il revint de la même façon. Une autre fois, c'est une course de cent milles qu'il accomplit pour aller examiner un poste offert au Supérieur. Et que d'autres expéditions de ce genre!

Il était, ajoute-t-il, de la race des Marquette et des Jolliet, et il eût vraiment fait belle figure parmi les héroïques premiers apôtres du Canada.

Le P. Ronchi, jeune et ardent missionnaire italien, qui l'accompagnait quelquefois, ne put y résister. Une maladie de cœur le terrassa en peu de temps. Notre apôtre, plus solidement bâti, lui survécut quinze ans. Mais il ne put échapper au poison de la malaria qui ne le quitta plus et qui, à certains jours, le désarmait.

## CHAPITRE TROISIÈME

*Prière et science. — Deux histoires de lions.*

*— Premières constructions*

Le P. Johanny remarque que le P. Lebœuf, au milieu de ses tracas et de ses préoccupations, avait un double refuge: la prière d'abord, où son âme généreuse aimait à s'enfermer de longs moments. L'année 1896 lui fournit l'occasion de raviver sa piété. En la belle fête de l'Assomption, il prononça ses vœux solennels. C'est par l'entremise de l'auguste Vierge qu'il renouvelait et fixait pour l'éternité son immolation.

L'autre refuge — et c'est là une observation de psychologue averti — était le vif intérêt que le Père prenait aux sciences théoriques et pratiques. C'était comme un absorbant dans lequel disparaissaient les embarras du moment.

Le soir, après la besogne faite, et les natifs lui donnant quelque répit, il se mettait à l'étude d'une question scientifique, d'une découverte récente, avec un détachement absolu

de tout ce qui l'entourait et de tout ce qui l'avait préoccupé durant le jour. Ce pouvoir de concentration sur un sujet étranger à sa besogne journalière retenait son intelligence dans sa belle activité, en même temps qu'il lui épargnait ces heures de rêveries sombres, à quoi sont exposés les missionnaires harassés de tracasseries sans cesse renaissantes. Il en sortait heureux, refait, rafraîchi, comme d'un bain délicieux, prêt à se rejeter sur sa besogne le lendemain.

L'auteur, que nous venons de citer, se rappelle l'avoir accompagné dans une de ses expéditions, du temps où régnait encore la glorieuse charrette à bœufs. « Il se couchait le soir sur le sol, enveloppé de ses couvertures, les yeux d'abord plongés dans le champ splendide des étoiles. Chaque petite pointe scintillante de lumière lui racontait quelque chose de son insondable abîme de gloire, et pour paraître dans une tenue astronomique elle n'en redisait que mieux les secrets de sa magnificence. »

Une autre observation du même témoin, digne également de mention en ces pages.

L'intérêt du P. Lebœuf n'était point limité aux sciences. Son esprit n'avait pas d'œillères.



LA CHAPELLE DU COUVENT A SALISBURY  
(Dessin du P. Lebœuf)

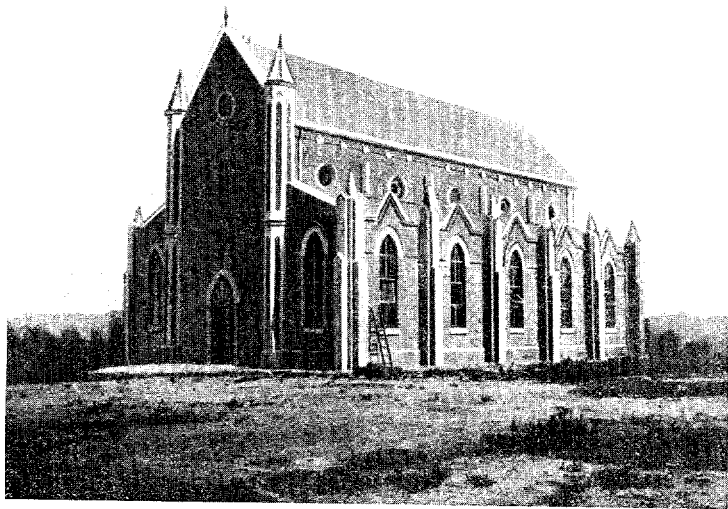
Il avait plutôt, si l'on peut dire, un œil de mouche, avec ses mille facettes pour voir de tous côtés. Vision presque encyclopédique des choses. Nous avons dit qu'il avait acquis à Stonyhurst une belle connaissance de l'anglais. Outre sa formation française du Canada, l'étude plus approfondie du français à Saint-Acheul, poursuivie à Stonyhurst, par une lecture assidue des grands auteurs, l'avait remarquablement familiarisé avec toutes les beautés de la littérature française. Il aimait à citer des passages choisis des maîtres. Doué d'une voix douce et juste, il aimait encore à chanter les vieilles chansons du Canada en y mêlant le récit savoureux des antiques coutumes de son pays. Au reste, c'est d'un regard très vif et très actuel qu'il suivait l'évolution religieuse, littéraire et politique des deux contrées toujours chères à son cœur.

Le résidence du P. Lebœuf était à un ou deux milles de Salisbury, dans la vieille maison de Hartmann Hill. C'est en bicyclette qu'il faisait la navette entre sa demeure et le village. Même là, la rencontre des bêtes fauves n'était pas un mythe. Un soir qu'il retournait chez

lui « à la brunante », pédalant avec toute la vigueur de ses jarrets, il buta tout d'un coup sur un lion couché en travers de la route. La bête interdite, plus surprise encore que le cycliste, s'élança d'un bond vers le fourré voisin et disparut.

Un autre jour, de grand matin, dans une excursion lointaine avec chariot, hommes et bœufs, il dut célébrer la messe en chemin, sur son autel portatif, avec le terrible accompagnement de deux lions qui hurlaient furieusement dans un taillis du voisinage. Ils n'osèrent s'approcher. Mais la frousse était grande chez bêtes et gens, pendant que le brave missionnaire continuait sans broncher le très saint sacrifice.

Quand il arriva à Salisbury en 1895, les dévouées Sœurs Dominicaines y étaient déjà depuis cinq ans. Elles avaient été appelées par le R. P. Alphonse Daignault, alors Préfet apostolique du Zambèse et revenu depuis au Canada. Leur première corvée, vraiment héroïque, fut d'accompagner les troupes de la « Pioneer Column » pour avoir soin des malades. Arrivées à la future capitale du Masho-



ANCIENNE ÉGLISE DE SALISBURY (1900)

naland, Salisbury, elles y établirent un hôpital, puis bientôt une école. Cette double et magnifique entreprise de miséricorde et d'éducation, elles l'accomplirent de nouveau un peu plus tard à Bulawayo, dans le Matabéléland.

C'est en faveur des Sœurs Dominicaines de Salisbury et pour leur montrer sa reconnaissance, que le P. Lebœuf déploya, en 1898, pour la première fois, ses connaissances architecturales. Son coup d'essai fut un coup de maître. Il s'y révéla artiste. Le couvent, composé d'un groupe de constructions auquel on ajouta depuis, est considéré comme l'un des plus beaux du pays.

L'année suivante, quatre ans après son arrivée, la population catholique de la ville avait tellement crû que l'érection d'une église convenable s'imposait. Le prix des matériaux, la difficulté de se les procurer dans une ville éloignée alors de plusieurs centaines de milles du plus proche chemin de fer, auraient pu déterminer le Père à ne bâtir qu'une église très simple, à prix réduit. Mais, nous l'avons dit, le P. Lebœuf était un architecte doublé d'un artiste; de plus, sa très grande dévotion à la sainte Eucharistie — déjà signalée au début de



QUAND IL N'Y A PAS DE PONTS...

son sacerdoce — le portait à offrir à Notre-Seigneur ce qu'il y avait de mieux.

Il traça donc le plan d'une très belle église, et tout de suite s'en fit l'entrepreneur et le contremaître, sauvant des milliers de livres sterling à la Mission. Il ne put alors que construire la nef, et telle quelle l'église fut ouverte en 1900. Là même, en 1924, il en élèvera une autre qui sera proclamée son chef-d'œuvre.

En 1902, le P. Prestage, supérieur de la mission indigène d'Empanjeni, fut envoyé dans le nord de la Rhodésie et le P. Leboeuf appelé à lui succéder. Il emportait de Salisbury les plus touchants souvenirs de ses frères en religion, des religieuses dominicaines, de la part encore des habitants de la ville, catholiques et protestants.

# TROISIÈME PARTIE

LE MISSIONNAIRE EN MATABÉLÉLAND

(1902-1923)

## CHAPITRE PREMIER

*Empandeni. — Patience inouïe du missionnaire.  
— La langue sindébélé. — Inaptitude à reconnaître les nègres entre eux. — Les tardigrades.*

**E**MPANDENI est à quelque soixante mille sud-ouest de Bulawayo, au cœur même du Matabéléland. Ce poste est proprement une mission indigène, et c'est là que nous allons voir pendant plus de vingt ans le P. Lebœuf déployer ses dons naturels et surnaturels au profit des noirs qu'il avait déjà rencontrés et aimés à Vleeschfontein.

La propriété de la mission était immense. On se rappelle que Lobengula en avait fait le don aux premiers Jésuites qui foulèrent le sol de son royaume. Il y était allé royalement. Cent mille acres en formaient la superficie.

C'est ce que le nouveau supérieur reconnut lorsqu'il leva le plan de la propriété. Car il était aussi familier avec le niveau et le sextant, dit le P. Hartmann, qu'avec son couteau et sa fourchette.

Cela fait, il se disposa à bien marquer les diverses parties de sa tâche et à s'en acquitter.

Arrivés à ce point de leurs notes, les deux missionnaires zambésiens qui ont si bien connu le P. Lebœuf, P. Johanny et P. Hartmann, ne peuvent retenir leur admiration: ils voient devant leur confrère tant et de si grandes difficultés et en même temps sa manière si heureuse de les vaincre... Outre le recours nécessaire à Dieu, l'un et l'autre constatent chez lui une très grande habileté sans doute, mais de plus une longanimité, une patience étonnante.

Patience qui n'était pas celle des faibles, des épuisés, des découragés, mais la patience de l'homme fort, voire du généreux animal (encore une allusion onomastique) dont il portait en souriant le nom: ferme dans le sillon, le cou tendu, le jarret bandé, sans s'arrêter, même si ses compagnons de joug ralentissaient par pure fatigue.

Outre sa longue patience, on admirait encore sa modestie. Comme il évitait les feux de la rampe! S'imposer, se mettre de l'avant, plastronner lui étaient absolument inconnus. Il y avait autour de lui, pour ainsi dire, une atmosphère de modestie. Elle l'entourait



ÉGLISE D'EMPANDENI

comme d'une brume légère qu'il fallait percer pour découvrir les dons splendides de sa riche nature.

Mais jamais homme ne fut plus disposé à rendre service, à se dépenser, sans ces retours égoïstes, subtils sur soi-même: toute direction d'un supérieur était à l'instant suivie de son effet, comme toute demande de secours d'un collègue ou d'un inférieur trouvait chez lui une réponse immédiate. En cas d'insuccès, il prenait tout sur lui. Advenant le succès, il était habile à montrer la part plus grande de ses associés. Et si quelqu'un intervenait pour tout revendiquer, il se taisait, souriant.

Mais voyons-le à l'œuvre sur le nouveau théâtre que l'obéissance lui a assigné.

La première condition de succès pour un missionnaire est de parler la langue de ses ouailles. C'est un axiome depuis les langues de feu de la Pentecôte.

En 1902, le P. Lebœuf était dans sa quarante-cinquième année. Il n'avait guère eu jusque-là, au dire du P. Johanny, l'occasion d'étudier la langue indigène. Les noirs de Salisbury avaient été apparemment sous les

soins d'un collègue. Il y avait bien les quelques mois passés à Vleeschfontein. Mais c'était peu; et puis l'idiome de cet endroit, le *sechuana*, était très différent de celui d'Empandeni, le *sindébébé*, considéré comme le plus difficile des dialectes de la langue *bantu*.

S'en rendre maître est difficile pour un Européen. Plusieurs déjà avaient échoué. Un ancien missionnaire, excellent linguiste lui-même dans quatre dialectes bantus, déclarait qu'à celui-là seulement le secret de la langue est révélé, qui, dans son enfance, a été porté sur le dos d'une mère ou d'une nourrice nègre.

Ce n'avait assurément pas été le cas du petit Napoléon de St-Ours. Le Père avait de plus contre lui son âge. Les langues s'apprennent difficilement à quarante ans et plus. Le regretté Père Wernz, Général de la Compagnie de Jésus, recommandait à ses jeunes religieux l'étude de la langue des missions qu'ils convoitaient: *Juniores strenue studio linguarum se applicent*. Étude qu'on ne saurait demander à des hommes avancés en âge: *A Patribus pro- vectioris aetatis postulari jam nequit*.

La mémoire, si nécessaire dans ce genre d'étude, faiblissait chez notre missionnaire.

Elle n'avait plus cette belle ténacité d'autrefois. Il l'attribuait à la quantité de quinine qu'il avait prise et qu'il prenait encore contre les attaques de la malaria. Il reportait à la même cause l'affaiblissement de sa vue.

Nonobstant tous ces obstacles, le P. Lebœuf s'attela à cette nouvelle besogne avec sa vigueur ordinaire. Ses efforts et sa persévérance en vinrent à bout. Il acquit, de l'aveu de ses collègues, dans un temps relativement bref, une bonne connaissance, *a working knowledge*, de ce terrible dialecte *sindébélé*. Il put remplir aisément les devoirs de sa charge, traiter avec ses gens, entendre les confessions, catéchiser, prêcher. Il n'est pas facile de faire une profonde impression sur l'intelligence superficielle des Cafres. Ils vous écoutent bouche bée, tout yeux, tout oreilles. Vous leur demandez immédiatement après :

— Qu'ai-je dit dans mon sermon ?

— Je ne m'en souviens plus.

Le P. Lebœuf était privilégié. Ses instructions, très simples, allaient droit non seulement à l'esprit de ses auditeurs, mais à leur cœur. *Amadzwi Ka Guma Ayahlaba*, disait une vieille



VILLAGE D'EMPANDENI (vu de la tour de l'église)

négresse, les paroles de Guma frappent comme une zagaie. Quel orateur sacré voudrait un meilleur éloge ?

A propos de ce nom de *Guma* donné au P. Lebœuf, voici ce que nous en dit le P. Hartmann, son compagnon très aimé durant tout le séjour d'Empandeni et un expert dans quatre dialectes bantus, dont le sindébélé. Le P. Lebœuf en avait hérité sans autres frais de son prédécesseur, le P. Prestage, et il signifiait tout prosaïquement une *cour* (court-yard). Il faut tout de même reconnaître que nos Indiens ont autrement d'imagination et d'esprit quand ils baptisent leurs missionnaires.

Ce qu'il y eut de particulier dans le cas du nouveau supérieur, fut ceci: Il n'avait pas la mémoire des visages. Pour lui, ses noirs se ressemblaient tous, même ceux qui avaient les traits les plus marqués. De là des quiproquos amusants, qui ne l'étaient pas toujours pour les intéressés. Ils se formalisèrent à la fin de n'être pas reconnus. Un jour, un gaillard au galbe dépareillé, qu'il avait rencontré plusieurs fois, le lui lança en pleine figure:

— Guma, tu ne vaux rien, tu ne me connais pas encore!

Il avait dit *Guma*. Nous allons voir que c'était pis dans les commencements. Entre les natifs et lui, il y eut du froid, causé en partie par cette malheureuse inaptitude à reconnaître son monde. Ils l'appelèrent par le diminutif: *Gumana*, une petite cour. Et même quelques-uns allèrent plus loin et lui servirent du diminutif au carré: *Gumasgana*, une très petite cour! Cela ne dura guère. Ils l'apprécièrent bientôt à sa juste valeur. Ils aimèrent à dire de lui: *U Guma u lomusa*, Guma est la bonté même.

La pâte que le P. Lebœuf avait à pétrir n'était pas de première qualité. Il ne se faisait aucune illusion sur les tares de son peuple, ses faiblesses, ses vices. Il voyait bien que chez un bon nombre le christianisme était à fleur de peau, le paganisme dans la moelle de leurs os. Mais il patienta. Il supporta leur esprit encore charnel, leur inertie invétérée ou parfois leur ardeur soudainement intéressée, sans relâche dans son travail, ni dans sa prière pour eux, espérant toujours, quelquefois contre toute espérance, comme le Père des croyants.

Dans ces conditions, il ne pouvait s'agir de conversions en masse. Comme dit très bien le



LE BON PASTEUR AU MILIEU DE SES AGNEAUX (Empandeni, 1913)

P. Hartmann, il fallait se mettre dans la tête qu'une seule conversion était déjà une conversion en masse: se rappeler le prix d'une seule âme devant Dieu! C'est là la vraie mesure.

Empandeni offrait de plus cet embarras spécial. La population de deux à trois mille âmes qui l'habitaient n'était pas homogène: c'était un agglomérat d'une quinzaine de tribus et de clans formés de diverses nations, attaqués, vaincus, bousculés, amalgamés vaille que vaille par les guerriers d'U Mgilikasi, fondateur de la nation Amandébélé, et de son fils et successeur Lobengula.

Dans un pareil méli-mélo l'harmonie n'était pas facile à conserver. Cela rendait le saint ministère plus délicat et plus pénible. La moindre provocation, un simple soupçon mettait le feu aux poudres, parfois dans la même famille. Pour résoudre ces incessantes querelles, il fallait l'intervention du débonnaire Guma: c'était l'huile sur les flots soulevés.

Voyant l'union et la charité toujours vivantes au sein de la communauté, ces pauvres noirs ne comprenaient pas que Pères et Frères ne fussent point de la même famille. « Comment faites-vous, disaient-ils, pour vous aimer

ainsi les uns les autres ? Nous, ajoutaient-ils, nous haïssons les autres. » — Une fois hors de leurs sens, il n'était pas facile de les y ramener. On s'accordait à trouver le P. Lebœuf heureux dans sa diplomatie.

Il y fallait surtout de la patience. Comme il en fallait pour instruire son peuple. Nous avons dit plus haut le succès de sa parole publique. Il ne s'en contentait pas, notamment lorsqu'il s'agissait de ces ouailles qu'on pourrait appeler tardigrades. Le P. Hartmann nous cite le cas d'un jeune homme de cette espèce.

Il avait dix-sept à dix-huit ans, connu sous le nom peu flatteur de *U Uloyi*, sorcier, jeteur de sorts. Un cas désespéré, semblait-il, comme avait été celui du P. Prestage. Celui-ci préparait une vieille femme pour le baptême :

— Maintenant, U Ngologonye, dis-moi, veux-tu être baptisée ?

— Maintenant, U Ngologonye, dis-moi, veux-tu être baptisée ?

— Non, U Ngologonye, tu dois répondre à ma question.

— Non, U Ngologonye, tu dois répondre à ma question.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que la bonne vieille comprit ce qu'on voulait d'elle.

Il en fut de même pour U Uloyi. Son esprit était un modèle de table rase. Le P. Leboeuf l'entreprit comme l'enjeu d'une suprême gageure: répétant cent fois la même chose, la martelant dans ce crâne de diamant noir. Il persévéra. Ce qui n'est pas fait pour nous surprendre. Mais ce qui est étonnant, c'est que le pauvre U Uloyi montra une égale persévérance. Le résultat final fut un triomphe: il put recevoir le saint baptême avec toutes les dispositions nécessaires. Le missionnaire avait imité le bon pasteur qui laisse à d'autres les quatre-vingt-dix-neuf brebis, pour sauver celle que l'on croyait irrémédiablement perdue.

## CHAPITRE DEUXIÈME

*L'école. — Diverses industries. — La fanfare à l'honneur. — Noël. — Nouvelles constructions du P. Lebœuf.*

L'école devait naturellement appeler la plus sérieuse attention du nouveau supérieur. En arrivant à Empandeni en 1902, il y trouva les Sœurs de Notre-Dame de Namur établies depuis trois ans. Leur présence, comme celle des Sœurs Dominicaines à Salisbury, était due au R. P. Daignault qui les accompagna d'Angleterre à la Rhodésie. Admirables éducatrices, elles se dépensaient héroïquement à la formation intellectuelle, morale et religieuse des petits nègres et petites négresses de la mission.

Le P. Lebœuf leur prodigua ses encouragements et ses secours. Il voyait à ce que les enfants vinssent plus régulièrement à l'école. Si la faute provenait des parents, il allait les voir et les sermonnait. Il avait fixé l'âge où les enfants pouvaient quitter l'école. En général, pas avant treize à quatorze ans. Seulement, il ne fallait pas leur laisser le soin de supputer les années.

— Quel âge as-tu ? demanda un des Pères à un enfant.

— Rien que cent ans !

Il répondit cela comme il aurait pu tout aussi bien dire six, dix, vingt ans. Les chiffres ne leur représentent rien.

Une jeune fille avait entendu dire au catéchisme que Dieu avait créé beaucoup, beaucoup d'anges, si bien qu'on ne pouvait pas les compter. On lui demanda :

— Combien Dieu a-t-il créé d'anges ?

— Beaucoup, beaucoup.

— Dis-moi leur nombre.

— On ne peut pas les compter.

— Combien sont-ils, penses-tu ?

— Deux !

Elle avait vu dans la crèche de Noël deux statuettes d'anges et elle s'était dit : « C'est tout. » — Pour elle, « on ne peut pas les compter », n'était qu'un euphémisme.

Personne ne connaît le nombre de ses bœufs, de ses chèvres, de ses moutons. Et pourtant, s'il en manque un seul dans le clos, il peut vous le dire tout de suite, et même lequel précisément n'est pas revenu avec les autres, fussent-ils une centaine. Lobengula

s'était fait un nom en ces tours de force de mémoire: un veau qu'il n'avait vu qu'une fois en passant au milieu du troupeau, il le reconnaissait après quatre ou cinq ans dans l'animal qu'il avait devant lui.

Le P. Lebœuf avait mille industries pour intéresser les enfants, garçons et filles, à l'école.

Il entreprit un jour de former une fanfare. Il fit venir les principaux instruments. Il n'en savait aucun, sauf... la grosse caisse et les cymbales. Il attaqua le cornet. Il en saisit vite l'embouchure. Le voilà prêt à styler ses négrillons. Il eut un tel succès que, pour la réception solennelle à Bulawayo du gouverneur, Lord Grey futur gouverneur général du Canada, on requéra, aux frais de la ville, les bons services du P. Lebœuf et de sa bande noire, pour en rehausser l'éclat. Ce fut pour tous un étonnement doublé d'un enchantement.

A l'occasion de sa visite, le gouverneur voulut planter un arbre-souvenir. Il prit une bêche et se mit à creuser le sol. Il faisait très chaud. Le gouverneur, tout en sueur, se retournant vers le P. Lebœuf:

— Père, supplia-t-il, si vous ne m'aidez point, je crois que je vais rendre l'âme.



QUELQUES ARTISTES DE LA FANFARE D'EMPANDENI (1907)

Et le Père, toujours secourable, s'empressa de bêcher aux côtés du représentant de Sa Majesté.

La veille au soir d'un jour de Noël, il prépara un splendide feu d'artifice. Quels cris, quels battements de mains, à la vue des soleils, des serpents de feu, et surtout des fusées lorsqu'elles montaient en sifflant, s'arrêtaient une seconde, puis éclataient et lançaient de tous côtés leurs étoiles multicolores!

Pour le jour de Noël, il avait amassé une bonne quantité de bière du pays et avait abattu et rôti un bœuf. Après la grand'messe, les enfants d'école exécutèrent leurs danses rondes aux accents éperdus de la fanfare. Ils reçurent ensuite de la main des Sœurs des victuailles et du café. Pour les adultes, la bière remplaça le café. C'est alors que les vieux guerriers et les jeunes se livrèrent aux évolutions les plus pittoresques de leur danse de guerre.

Longtemps avant la fête de Noël, jeunes et vieux demandaient :

— Quand est-ce que la Noël sera mangée ?



Après le grand repas de la fête, on disait au Père :

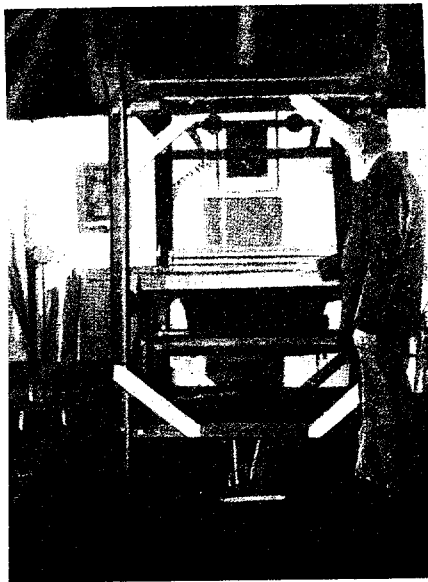
— Nous vous remercions. Mais, vous savez, l'an prochain, il faudra nous en donner deux fois plus !

Sans égaler les Crétois dont le dieu, au dire de saint Paul, était leur ventre, l'estomac, chez les Cafres, est leur maîtresse pièce. Le P. Lebœuf disait : « Pour aller au cœur de nos gens, il faut passer par leur estomac. »

Ces fêtes étaient pour lui des jours de très grande fatigue ; mais ce n'était rien, puisqu'il avait fait des heureux.

Comme il aurait voulu que son peuple, ses enfants, ses néophytes et ses catéchumènes s'élevassent jusqu'au niveau des chrétiens de l'Ouganda avec leurs martyrs indigènes !

A Empandeni — ceci est une réflexion touchante du bon P. Hartmann — il y eut des martyrs : ce furent le P. Lebœuf et ses compagnons, Pères et Frères, trouvant leur immolation dans les difficultés de toutes sortes, dans les déceptions, les insuccès. Si un chrétien retombait au paganisme, le P. Lebœuf le ressentait profondément. Mais il ne perdait pas courage : il imitait le divin Modèle dans sa



LE MÉTIER CANADIEN CONSTRUIT PAR LE P. LEBŒUF — La première leçon

mansuétude, dans ses longs espoirs, dans sa prière au Maître des cœurs. Il avait coutume de dire: « Le bon Dieu sait qu'ils sont faits de limon. » Le P. Hartmann ne peut se retenir d'ajouter: « Oui, mais Seigneur, quel limon! »

Le bâtisseur de Salisbury se retrouva à Empandeni. Justement, lorsqu'il y arriva en 1902, on venait de poser les fondations en beau granit de l'église de la mission. Il vit avec intérêt les murs s'élever, donna aux constructeurs de précieux avis, ajouta à l'édifice une belle tour de cinquante à soixante pieds.

Lorsqu'il fit enlever, à l'intérieur, les échafaudages, surtout la charpente qui soutenait l'arc du sanctuaire, les nègres s'attendaient à voir s'écrouler la voûte. Comme rien ne bougeait, ils se disaient: « *Makiwa!* Ces blancs! il n'y a qu'une chose qu'ils ne puissent pas faire: s'empêcher de mourir! » Son bonheur fut grand lorsque, le jour de Pâques 1903, l'église fut ouverte au culte.

Sa joie pourtant n'était pas complète. L'intérieur de l'église était nu. L'artiste se mit à la décorer. Il avait peint autrefois des scènes de théâtre, des coulisses, au collège St-Aidan, il osa s'attaquer à des tableaux d'église.

Il y réussit. On mentionne entr'autres une Annonciation et une Agonie de Jésus au jardin des Olives. Il traça ensuite le plan du beau grand autel gothique, qu'il construisit de ses propres mains. Il en fit autant pour un autel latéral et la chaire. De sorte qu'Empandeni put se glorifier de posséder la plus belle église indigène du Zambèze.

A vingt milles d'Empandeni se trouve un poste secondaire du nom d'Embakwé. Il n'avait pas d'église en 1909, mais il venait de recevoir les fonds suffisants pour s'en faire une. On recourut au P. Lebœuf, qui en dessina le plan. Il voulut lui-même faire le grand autel. Bien plus, il donna en cette occasion un autre exemple de sa prodigieuse patience, « a work that called for marvellous patience and endurance » (Z. M. R., juillet 1909).

Il s'agissait de paver l'église avec des blocs de bois lipani. Il en faudrait plus de six mille. Chaque semaine, pendant plus d'un mois, le P. Lebœuf, monté sur sa bicyclette, alla passer deux ou trois jours à Embakwé, occupé du matin au soir à retoucher les blocs, la plupart mal sciés, et à les poser avec soin en forme de carrelage.

Il introduisit à Empandeni le *pisé* dont il passa pour l'inventeur et qu'on appela « the Empandeni concrete ». Moins coûteux que le béton ordinaire, il sut le rendre aussi solide. Il s'en servit avec succès pour la chapelle des Sœurs, pour leur grande école, plusieurs autres bâtisses de moindre dimension, ainsi que pour l'école d'Embakwé. La construction en pisé se répandit rapidement dans la Rhodésie Nord et Sud.

## CHAPITRE TROISIÈME

*Ses succès dans l'administration de la ferme. —  
Sa sollicitude pour le bien-être des nègres.  
— Le soin des malades.*

Comme supérieur d'Empandeni, le P. Leboëuf avait, outre la direction de la paroisse et de l'école, l'administration de la maison et de l'immense propriété sur laquelle vivaient maison, école et paroisse. Il fallait y consacrer beaucoup de temps. Et c'est ce qui le désolait, se voyant dans l'obligation de passer sur d'autres épaules une bonne partie du ministère sacré.

La tenue d'une ferme n'était pas précisément dans ses goûts. Raison de plus pour s'y appliquer. Il le fit avec tant de succès que le Bureau de la Société d'Agriculture dans le *Plum tree* district l'élut pour son Président. Il ne crut pas cependant devoir accepter cet honneur, pour ne point s'égarer en des œuvres étrangères. Son peuple d'abord, et toujours.

La mission était pauvre. Il ne craignit pas de mendier auprès des bienfaiteurs et même



DEUX JOUEURS DE DAMES

auprès du Gouvernement. Ce ne fut jamais en vain. Il était si parfaitement estimé de tous. Tel qui n'aurait pas donné un schelling pour les nègres, s'empressait de lui envoyer, parce que c'était *lui*, des cinquante et cent livres sterling.

Il avait l'œil du maître. Lequel œil s'arrêta d'abord sur la cuisine, source de tant de biens physiques... ou de tant de maux!

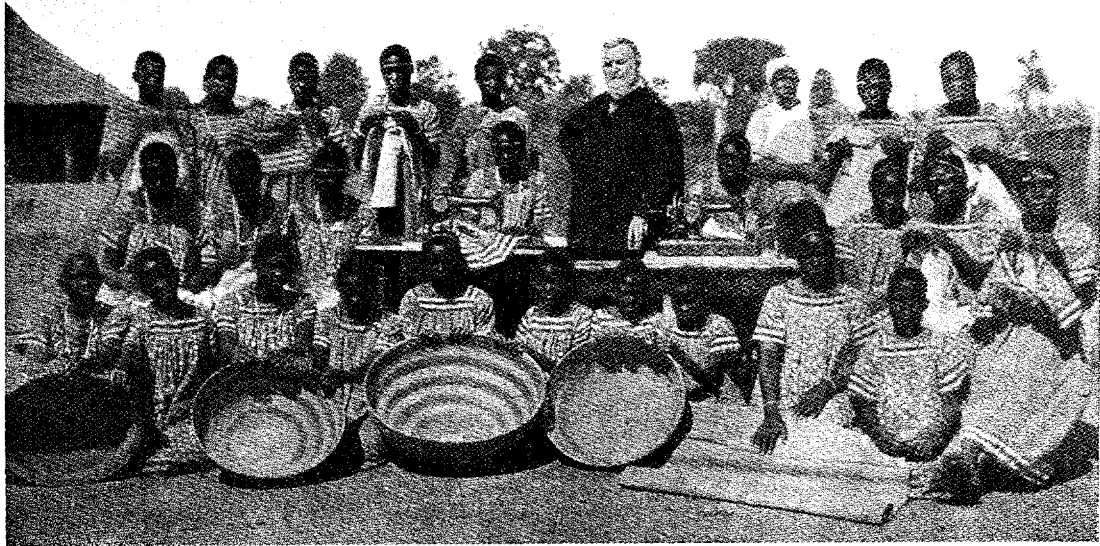
C'était un *département* qu'il n'ignorait pas tout à fait. Au repas de son installation comme supérieur, on servit du riz sur la table. Tout en causant simplement, il se mit à énumérer le pourcentage des éléments qui le composent : eau, sucre et amidon. Il améliora la levure du pain, fit d'utiles suggestions au cuisinier pour boucaner la viande, conserver les œufs, faire du fromage. Il composa une bière légère avec du houblon, de la farine et du sucre ; bière que tout le monde déclara excellente, surtout à l'époque des grandes chaleurs.

Ses soins se portèrent ensuite sur la ferme dont il amenda les produits. Il établit la culture par rotation, introduisit des semences de première qualité, importa des pommes de terre de France et d'Angleterre, diverses graminées,

vulgarisa celle qu'on nomme la *Napier grass*, qu'on devrait plutôt, dit le P. Hartmann, appeler la *Menyhart grass*, du nom du Père Jésuite, Ladislas Menyhart, qui la découvrit sur les bords du Zambèse. Herbe excellente comme fourrage pour les bestiaux en hiver, après un temps de grande sécheresse qui laisse les pâturages à peu près stériles. Ce temps sans pluie dure ordinairement huit mois, de mars à novembre. Le bétail, bœufs et moutons, fut aussi amélioré; des moutons persans étaient déjà rendus au pays, mais il fit venir spécialement de Perse un bélier de race que des Persans durent porter sur leurs épaules des milles et des milles à travers leur pays.

Notre intelligent fermier décrochait chaque année plusieurs premiers prix pour les produits de sa ferme, à l'exposition de Bulawayo. Nous avons déjà dit qu'on eût voulu le voir présider le Bureau de la Société d'Agriculture.

Il n'oubliait pas ses chers nègres. Établis sur le territoire de la mission, ils pouvaient, sans payer aucun fermage, en cultiver ce qu'ils voulaient et y faire paître leurs troupeaux. Pour la culture du sol, ces pauvres gens en étaient encore à creuser leurs champs avec la



LE P. LEBŒUF A L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DES FILLES DE UMKAYA

houe. Il les aida à se procurer des charrues. Il est vrai qu'il s'engageait par là à réparer lui-même leurs charrues!

On conçoit que ces hommes simples et candides étaient une facile proie pour les marchands âpres au gain et sans scrupules. Aussitôt qu'il fut mis au fait, le missionnaire établit et aménagea sur la propriété un magasin où les marchandises étaient livrées au prix coûtant. Il s'intéressait à tout, comme jadis ses frères Jésuites de la célèbre *réduction* du Paraguay.

Dans son désir de pousser la formation mécanique aussi bien qu'intellectuelle des jeunes, il organisa plusieurs industries: la confection des paniers, l'usage de la machine à coudre, des métiers pour le tissage et le filage. A sa grande joie, il vit que les élèves de l'école industrielle s'y livraient avec un vif intérêt et un non moindre succès. Il en fut de même dans une station voisine, à Embakwé.

Un autre point où il s'attira encore la reconnaissance de ses gens fut celui-ci: depuis l'âge de quatorze ans, les indigènes ont à payer une taxe mobilière (*hut tax*). Par son influence auprès des autorités, il fit rayer de la liste des imposés les vieillards et les invalides.

Il y avait aussi les malades qui excitaient sa charité. Une bonne connaissance de la médecine lui servait à diagnostiquer les maladies et à prescrire les remèdes opportuns. Il se révéla un excellent dentiste: les dents les mieux enracinées ne résistaient pas à sa poigne; mais il savait aussi les travailler délicatement.

Les appels aux malades étaient fréquents, la nuit comme le jour. Il était toujours prêt. Ce qui ne l'empêchait point d'être debout le matin à 5 heures.

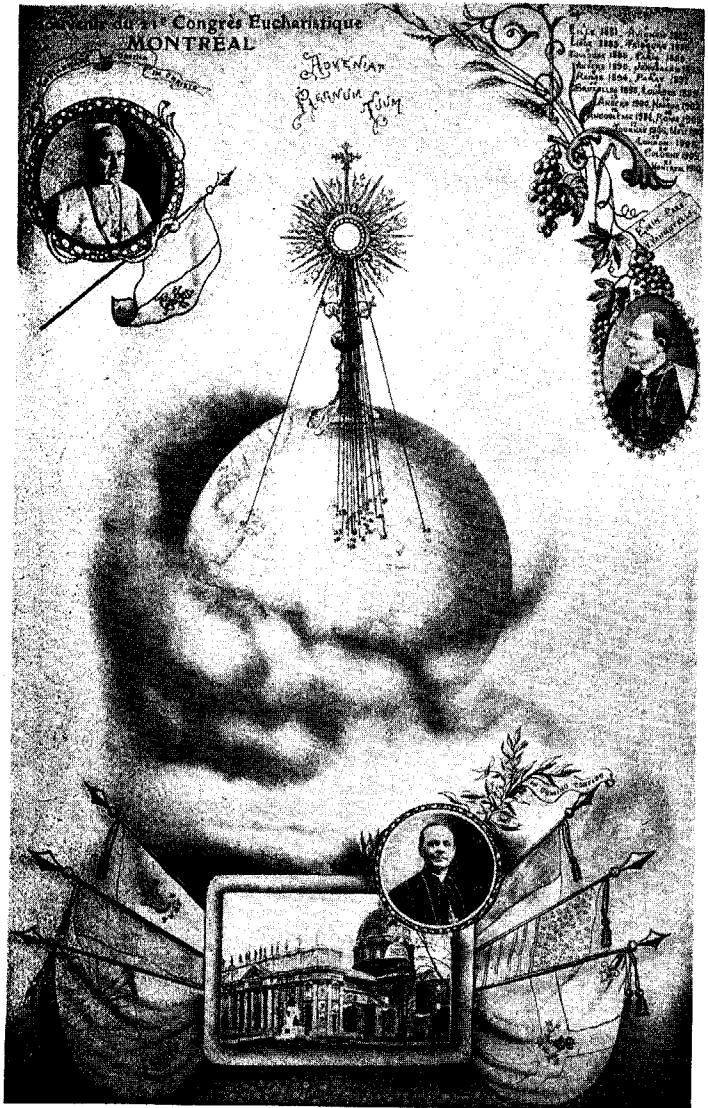
## CHAPITRE QUATRIÈME

*Maladie du P. Lebœuf. Son voyage au Canada, en 1910. — La grande sécheresse de 1911 à 1914. — Un dernier regard sur les vertus du missionnaire.*

Pour le P. Lebœuf il n'y avait pas de congés. La seule absence de sa mission qu'il ait faite — et encore lui fut-elle imposée par la charité des supérieurs — fut son voyage de 1910. Une fatigue générale très grande, due à la malaria et au surmenage des dernières années, l'avait abattu. Il était vraiment à bout de force. On craignait même qu'il n'en revînt pas.

Retourné en Angleterre, il fut dirigé vers le Canada au mois de juin, dans l'espérance que l'air natal le rétablirait. Espérance pleinement réalisée.

A Québec, à Montréal, il se retrouva avec ses anciens compagnons de noviciat ou d'études. Son passage dans les maisons de la Compagnie était une fête. Il donnait des causeries extrê-



CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE MONTRÉAL (1910)

mement intéressantes sur la Mission du Zambèse, sur la langue, les coutumes, les dangers de la brousse, les souffrances et les consolations du missionnaire.

Il put assister au merveilleux Congrès eucharistique de Montréal. Sa dévotion au Saint Sacrement lui donna, durant ces jours bénis, un avant-goût des joies du ciel.

On pense bien qu'il n'oublia point son Alma Mater. Nous avons dit qu'il l'avait revue en 1878, lors de son pèlerinage de novice. Après trente-deux années d'absence, il trouva au séminaire bien des changements, surtout dans le personnel. Plusieurs anciens cependant étaient encore là; d'autres, à la tête de paroisses importantes, l'appelèrent chez eux. Ces derniers confrères non seulement voulaient jouir de la présence de celui qu'ils aimaient et estimaient tant, mais ils tenaient à présenter à leurs paroissiens ce magnifique missionnaire d'Afrique et l'entendre raconter sa rude vie d'apôtre des nègres. Les fidèles, édifiés et charmés à leur tour, ne voulaient pas le laisser partir sans une belle aumône pour la Mission du Zambèse.

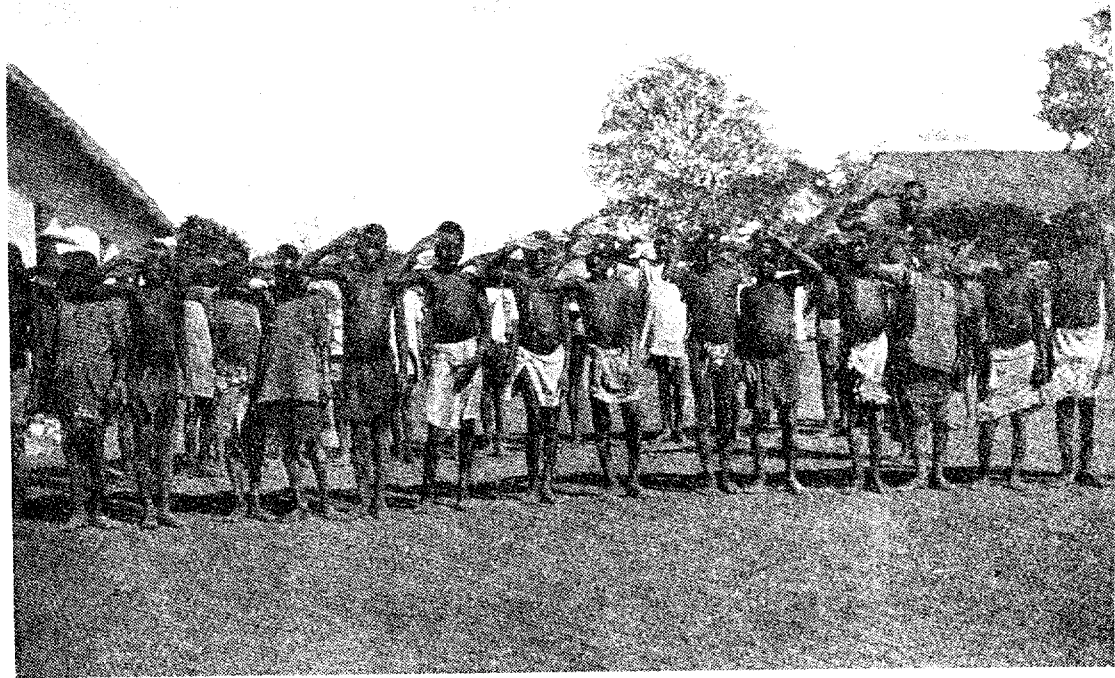
Nous allons voir que ces aumônes, ainsi que d'autres recueillies en divers endroits, ne de-

vaient pas être de trop pour la station durement éprouvée d'Empandeni.

Le P. Lebœuf, après six mois de séjour parmi nous, reposé, refait, remis à neuf, reprit la route d'Angleterre, puis celle du Sud-Africain, pour tomber, au printemps de 1911, dans la première période d'une épouvantable sécheresse—« appalling drought », dit le *Zambesi Mission Record*. La sécheresse, qui faisait suite à la plaie si fréquente là-bas des saute-relles, dura trois ans et demi, depuis le mois d'avril 1911 jusqu'au mois de décembre 1914.

On imagine difficilement tout ce qu'elle eut de cruel, de poignant pour le cœur si sensible du missionnaire. Il voyait ses pauvres noirs sans ressource, épuisés, torturés par la faim, venir pendant des semaines et des mois le harasser de leurs demandes d'un peu de blé.

La mission elle-même, privée de récoltes, appauvrie par la perte d'une grande partie de son bétail mort de faim, s'endettait lourdement par l'achat de milliers de sacs de blé, afin de nourrir les victimes de la famine. Cette aide ne pouvait suffire à tout évidemment, et le pas-



CES BEAUX JEUNES NÈGRES DU ZAMBÈSE VOUS SALUENT

teur aimant vit plusieurs de ses ouailles s'exiler et aller s'établir au loin, en grand danger de perdre leur foi.

L'été de 1915 ramena, avec des pluies abondantes sur les steppes embrasées, l'espérance et la joie dans tous les cœurs. La joie ne fut pas longue. L'été de 1916 rappela les pires jours de la grande sécheresse.

Nous venons d'observer, au milieu des mille fatigues et des difficultés sans cesse renaissantes de son administration, la sollicitude toujours en éveil du bon pasteur. Un mal physique ou moral se déclarait-il dans son peuple ? Tout de suite il l'examinait, le diagnostiquait, y appliquait le remède nécessaire. Un autre éclatait plus loin ? Il était là. Toujours désireux d'améliorer la vie des naturels, il s'ingéniait à leur en trouver le moyen et à les y former. Il rappelait ces rois fabuleux de l'antiquité, tout entiers livrés au bonheur de leur peuple.

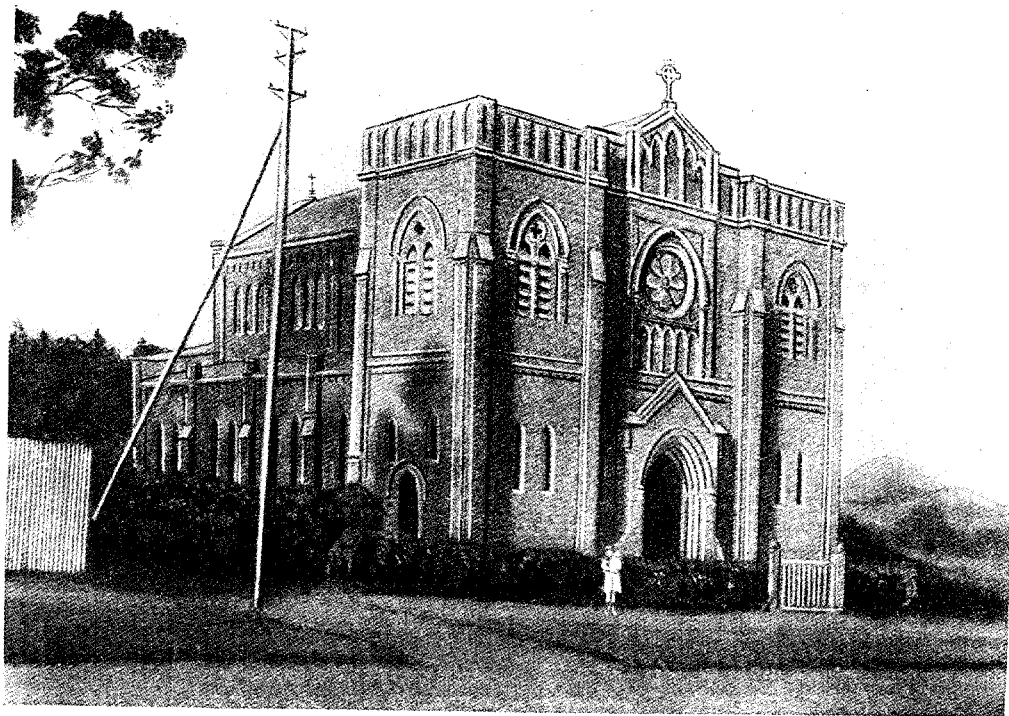
Ce qu'il était à l'égard des étrangers, il le fut encore plus pour les Pères et les Frères de sa maison. Sa délicatesse et sa charité en faisaient un *home* délicieux.

Mais pour gouverner ainsi quel cœur magnifique il faut avoir, quelle intelligence ouverte, quelle volonté ferme, quel sens profond de la justice et de la charité!

Le P. Lebœuf tenait sans doute de Dieu ces dons excellents. Mais il avait su leur faire produire cent pour un par sa généreuse coopération, par son esprit éminemment surnaturel.

Ce qu'il avait annoncé dans ce sens dès le collège, il le réalisa admirablement dans la brousse africaine. Tous là-bas, notamment le R. P. Hartmann, qui l'a, croyons-nous, le mieux connu, s'accordent à parler de lui comme d'un religieux exemplaire, sur qui ses supérieurs pouvaient compter. Ceux-ci prouvèrent la confiance qu'ils avaient en lui en le maintenant Consulteur de la Mission pendant vingt-trois ans, de l'année 1903 jusqu'à sa mort.

Il était fidèle à toutes ses règles. Debout le matin à 5 heures, hiver comme été, bien qu'il ne pût guère prendre le lit avant minuit. Fidèle à tous ses exercices de piété. Remarquable surtout pour sa dévotion au Saint Sacrement, comme nous l'avons déjà signalé. La maison n'avait pas de chapelle domestique; l'église était à une certaine distance. Il ne



UNE AUTRE ÉGLISE DU P. LEBŒUF, A UMTALI

voulut jamais manquer à aucune de ses visites à l'hôte adoré du tabernacle: le matin, le midi, le soir après souper et à 9 heures.

Sa tenue à l'autel (nous l'avons déjà aussi remarqué) et dans ses visites à Notre-Seigneur, n'avait rien de routinier: c'était pour lui manifestation une jouissance toujours nouvelle. Il voulait que le reposoir du Jeudi saint fût très beau; très belle aussi la procession du Saint Sacrement, à la Fête-Dieu.

De là son amour très vif au Cœur de Jésus, dont il développa le culte dans sa mission.

De là, par une conséquence naturelle, sa tendre et profonde dévotion envers la Mère de Jésus. Sa dernière messe sera dite un samedi matin; à midi, la divine Mère viendra chercher son fils aimant.

Mais avant de raconter le dénouement de cette belle vie, nous devons dire brièvement ce qu'en furent les trois dernières années.

# QUATRIÈME PARTIE

LE MISSIONNAIRE À SON DERNIER STADE

(1923-1926)

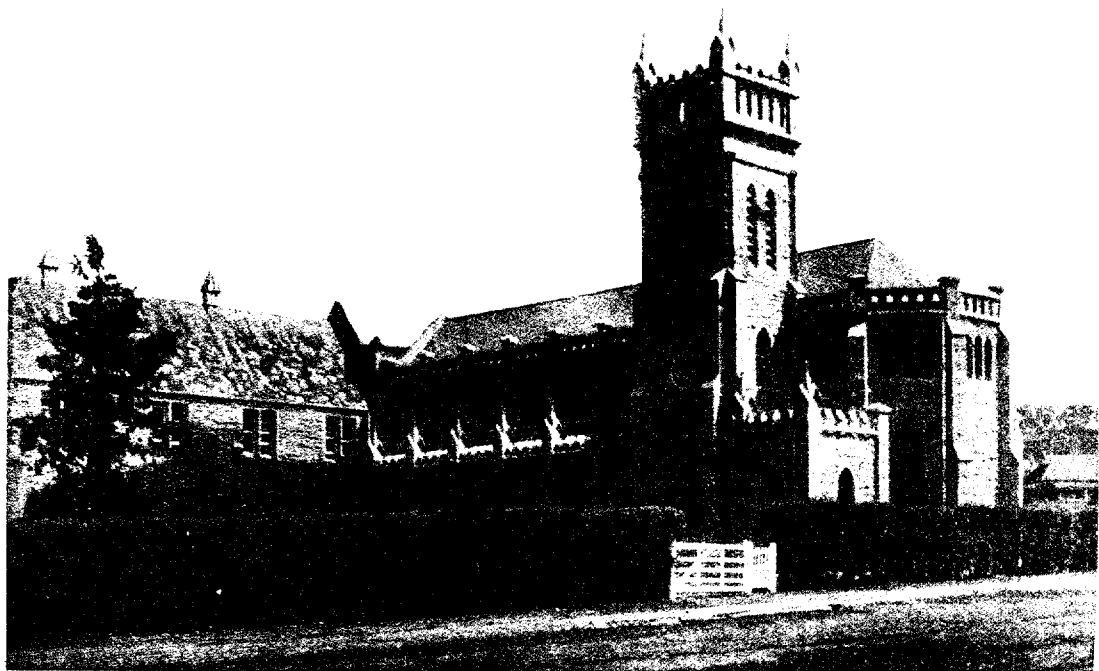
## CHAPITRE PREMIER

*Le P. Lebœuf est menacé de cécité. — Départ d'Empandeni. — Nommé architecte de la Mission. La chapelle du collège St-Aidan. La nouvelle église de Salisbury. Son ouverture solennelle.*

NOUS avons plus d'une fois admiré la patience du P. Lebœuf. Dieu, selon la remarque du R. P. Johanny, était sur le point de lui en imposer la dernière et suprême épreuve.

Sa vue allait s'affaiblissant. En 1921, le R. P. Parry, supérieur de la Mission, jugea le cas assez grave pour qu'un spécialiste fût consulté. Il envoya le P. Lebœuf à Cape Town. Le verdict fut l'annonce d'une cécité totale et prochaine, due à la perforation de la rétine près du centre, dans les deux yeux. Le malade entendit sa condamnation avec sa sérénité habituelle.

Des verres puissants lui furent donnés. Même avec eux, il ne pouvait reconnaître personne à quelques verges de distance — ses chers nègres moins que jamais!



CHAPELLE DU COLLÈGE SAINT-AIDAN — (Dessin du P. Lebruf)

Il demeura quelque temps encore à Empan-deni. Puis, le 15 août 1923, il fut, à son grand soulagement, relevé de sa charge.

Allait-il enfin se reposer ? Jamais, tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Son Supérieur le comprit bien. Connais-sant ses dispositions artistiques, il le nomma « architecte de la Mission ». Architecte... Mais la nature même de la besogne n'allait-elle pas hâter le malheur qui le menaçait ? Possible, et même probable. Mais qu'importait à cet homme de parfaite obéissance ? La volonté de Dieu lui était déclarée : il s'y voua tout entier. Il trouvait de plus dans ce poste nouveau le plus sûr moyen de dépenser ses dernières forces au service de ses frères.

Le *Zambesi Mission Record* ne peut s'em-pêcher ici de remarquer : « Comment le Père put accomplir un tel travail dépasse notre intelligence, et ce qu'il lui en a coûté personne ne peut le dire. Nous ne pouvons que déclarer — ce qui a été si souvent répété — il était une merveille, « he was a marvel ».

Il est paradoxal de noter, avec le P. Johanny, que, au moment où Dieu retirait peu à peu au P. Leboeuf l'usage de ses yeux, ses



supérieurs songeaient à utiliser plus pleinement son talent d'architecte. Celui dont l'épithaphe, résumant le mieux sa vie, pourrait être l'héraldique *Prodesse quam conspici*, servir plutôt que paraître, allait enfin paraître sans cesser de servir. Une longue vie de labeur relativement obscure aurait une fin rapide en pleine lumière. En trois brèves années, il élèverait des monuments dont on célébrerait la beauté classique, et qui lui vaudraient de la part de la Mission du Zambèse une éternelle reconnaissance.

Mais cette notoriété tardive ne troublerait guère son âme; elle la laisserait dans son calme habituel, dans sa foncière humilité.

Plus encore qu'à Salisbury, le P. Lebœuf fut regretté à Empanjeni. Ses frères perdaient en lui un supérieur souverainement estimé et aimé; les Sœurs de Notre-Dame un aumônier au dévouement inlassable; les indigènes leur bon, très bon Guma.

D'Empanjeni le P. Lebœuf se rendit à Grahamstown. Une œuvre importante et délicate l'y attendait.

Le collègue St-Aidan n'avait pas oublié le scolastique de 1884; il avait entendu parler de

ses succès d'architecte à Salisbury et à Empan-  
deni; il lui confia les plans de sa chapelle.

La responsabilité n'était pas petite. L'ar-  
chitecte aurait bien voulu faire, le soir, cer-  
taines lectures techniques, étudier les plans des  
belles constructions européennes. Il ne le pou-  
vait guère. Ses yeux s'y refusaient. Il em-  
ployait donc les dernières heures du jour,  
partie dans la prière, partie dans la délinéa-  
tion mentale de l'édifice et le calcul de ses plans  
et devis. Il les mettait ensuite sur le papier,  
à l'aide d'une très forte lumière artificielle, ou  
le lendemain, le soleil étant au zénith.

C'est avec une peine infinie, et le nez litté-  
ralement collé sur ses feuilles, qu'il put des-  
siner la chapelle de St-Aidan et les construc-  
tions suivantes. Cela occasionnait sans doute  
des retards et parfois des inexactitudes, qui  
embarrassaient le contremaître et ses ouvriers.  
Mais les sympathies pour le vénérable archi-  
tecte étaient grandes; elles facilitaient la loyale  
coopération de tous.

La chapelle gothique du collège St-Aidan,  
avec ses justes proportions, ses lignes harmo-  
nieuses, sa haute tour, fut proclamée une  
œuvre de beauté.

Tout aussitôt, le P. Lebœuf remonta en Rhodésie et s'établit à son vieux *home* de Hartmann Hill, près Salisbury.

On se rappelle qu'il avait déjà bâti une belle église dans la capitale. La ville croissant toujours, l'église était devenue trop petite: il lui fallait un temple nouveau et beaucoup plus grand.

Le P. Lebœuf allait donc pouvoir déployer là toutes les ressources de son art. Ce travail serait pour lui une œuvre aimée, *a labour of love*, comme aiment à dire les Anglais.

Mais c'est là aussi qu'il aurait voulu étudier les plans des grandes cathédrales d'Europe, pour s'instruire, pour s'appuyer sur les chefs-d'œuvre des maîtres. Il dut se contenter de ses souvenirs. Ils étaient nombreux il est vrai et très beaux.

Pendant son séjour à Amiens, il avait pu admirer plusieurs belles églises, mais avant tout et au-dessus de tout son incomparable cathédrale. C'était le grand, le gigantesque gothique. En Angleterre, ce fut, naturellement, le « vieux gothique anglais »: moins élancé, sauf Westminster, qu'il visita plusieurs fois; plus massif, plus humain, si l'on peut

dire, telle la cathédrale de Chester, revue à deux ou trois reprises; très beau gothique du reste et la gloire de l'Église d'Angleterre avant la Réforme.

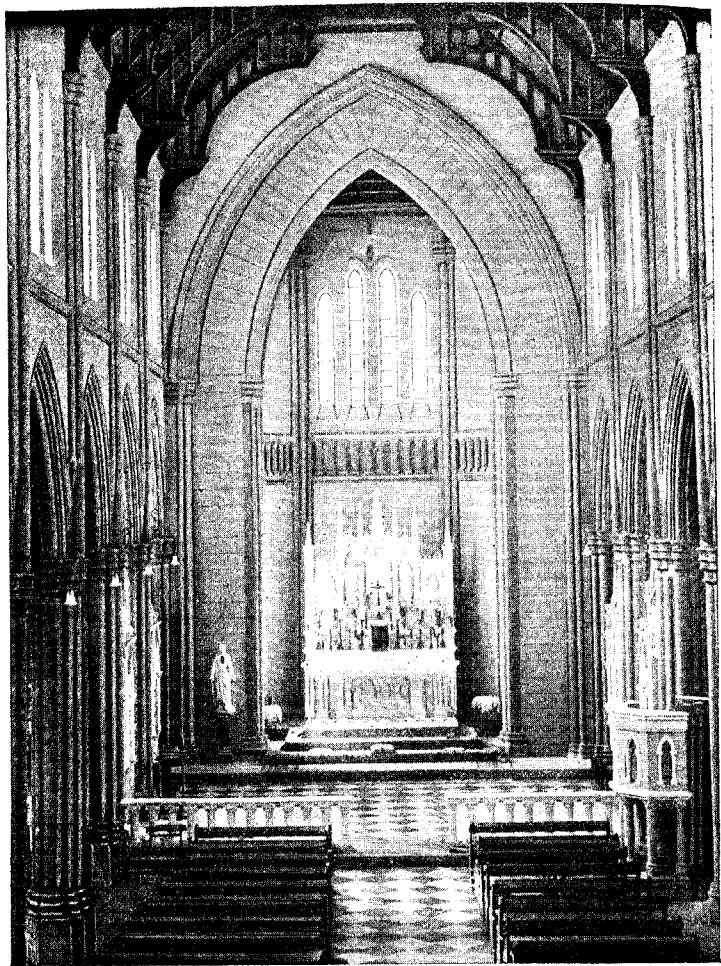
Muni de ces visions intérieures architecturales, il se courba sur son papier à dessin, traça des lignes droites, des lignes courbes, des verticales, des horizontales, des flèches, des ogives, des rosaces... Et de ce vaste ensemble sortit le plan d'une église qui fit l'admiration de tout le monde.

On avait cru que le Père avait atteint l'apogée de son art dans le plan de la chapelle de St-Aidan. De bons juges estimèrent que l'église de Salisbury l'emportait sur la chapelle et devenait le chef-d'œuvre de l'artiste, — de fait, disait-on, le plus beau temple du Sud-Africain.

L'architecte put assister à l'ouverture de l'édifice sacré. Le dimanche, 2 août 1925, le Préfet Apostolique du Zambèse (en même temps Supérieur de la Mission), Monseigneur R. Brown, qui avait béni l'église la veille, célébra une messe pontificale. Il était entouré du R. P. Bodkin, Provincial d'Angleterre, comme assistant, des deux vétérans et vieux compa-



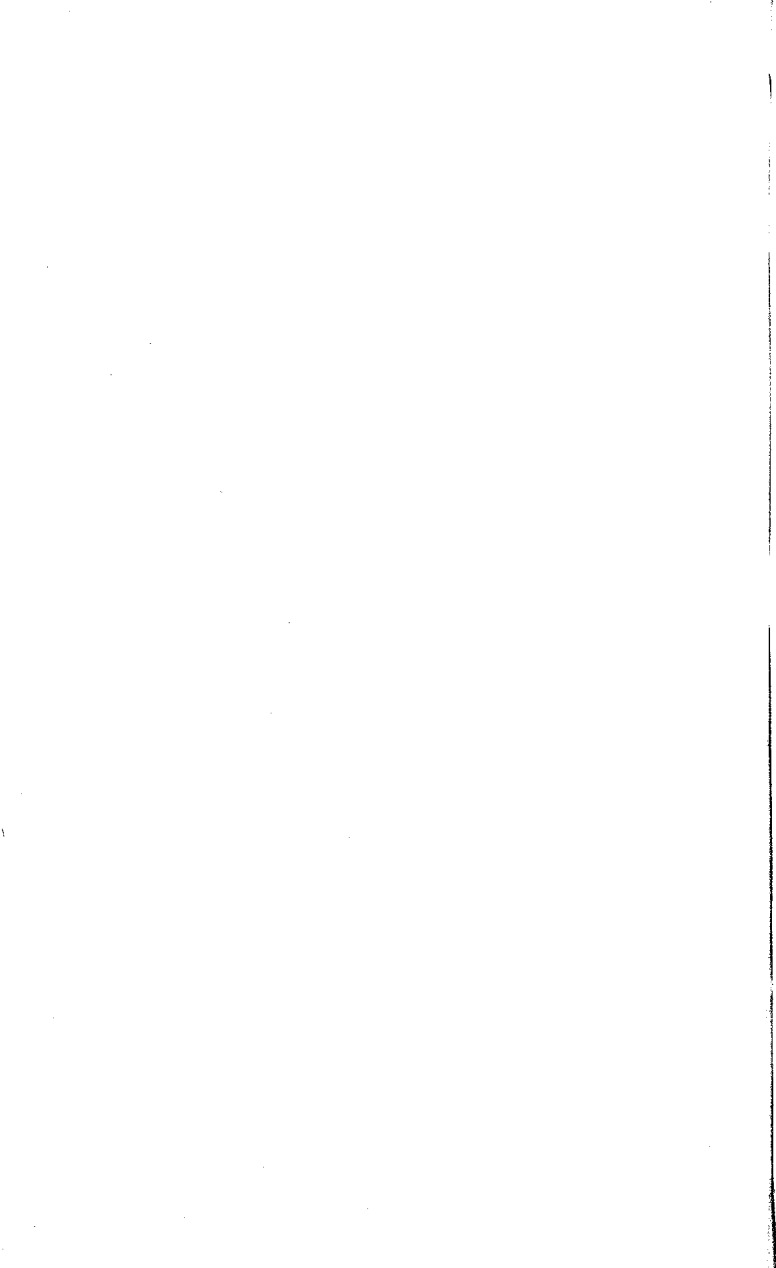
NOUVELLE ÉGLISE DE SALISBURY (1925) — (Dessin du P. Leboeuf)



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SALISBURY

gnons d'armes, les Pères Lebœuf et Johanny, comme diacre et sous-diacre d'honneur, et de plusieurs missionnaires des stations environnantes. L'église était bondée. Aux premiers rangs on remarquait le Gouverneur de Rhodésie, Sir John Chancellor, Lady Chancellor et leur suite, le maire et les échevins de Salisbury, et dans la foule un bon nombre de protestants.

Ils estimaient que ce temple était une gloire nouvelle pour la ville.



## CHAPITRE DEUXIÈME

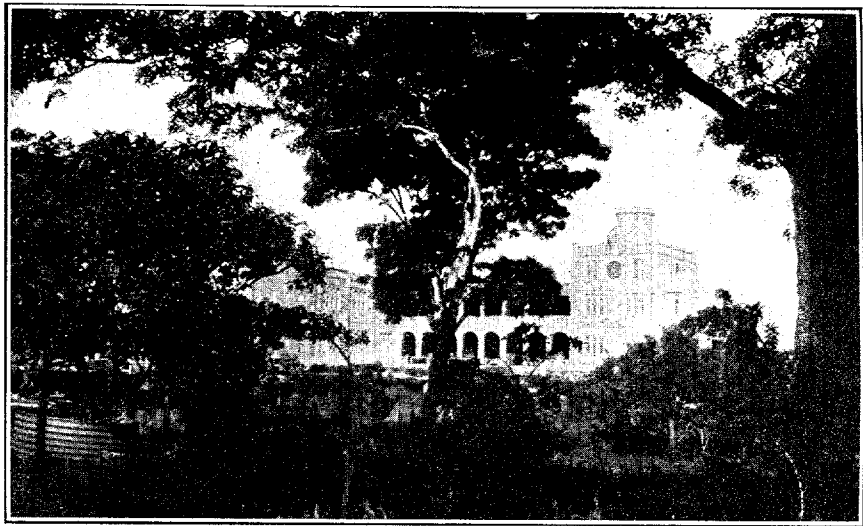
*Deux autres constructions: la résidence de Salisbury (Campion House), le collège St-George de Hartmann Hill. — Les prodromes de la fin.*

A cette même époque, notre architecte avait déjà fait le plan de la résidence de Salisbury, *Campion House*, puis s'était engagé dans une œuvre qui devait être son chant du cygne.

Bulawayo possédait un collège du nom de St-George, dirigé par des Pères de la Compagnie de Jésus. Il était trop petit pour le nombre croissant des élèves. D'autre part, la ville de Salisbury était devenue la capitale de la Rhodésie. On résolut de transporter le collège de Bulawayo à Salisbury et de le situer tout près de là, à Hartmann Hill.

On s'adressa comme de juste au P. Leboëuf pour en tracer les plans. Le Père se sentait chez lui à Hartmann Hill; il aimait l'endroit et le trouvait admirablement choisi pour un collège.

Hartmann Hill est une colline élevée qui domine Salisbury. La propriété a une super-



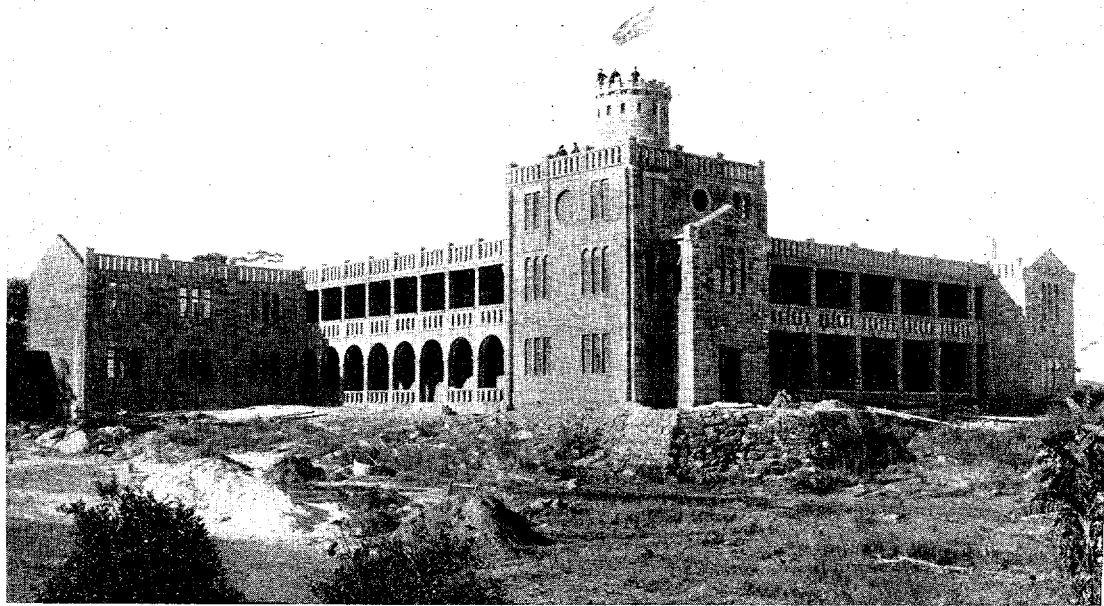
HARTMANN HILL, SON COLLÈGE ET SON PARC, PRÈS SALISBURY

ficie de cinquante acres. Elle est bornée d'un côté par un grand parc public, *Alexandra Park*, de l'autre par des jardins privés, des bois et des bosquets. Le cadre était beau. Le tableau qu'il enchâsserait le serait-il autant ? L'artiste en prit la résolution. C'était une gageure. Eh bien, cette fois encore, malgré le désavantage de ses yeux malades, il la gagna, et haut la main.

On estime en général, dit le *Zambesi Mission Record*, que le nouveau collège est le plus beau, le plus magnifique édifice de la Rhodésie.

La gravure ci-contre nous le montre encore inachevé. Mais déjà on en prévoit la beauté finale, sa forte stature, relevée par des lignes plus délicates, ses vérandas spacieuses si utiles, et même, dans un pays de chaleurs tropicales, si nécessaires, sa haute tour centrale qui est une trouvaille.

Lors de l'odyssée des scolastiques canadiens en 1880 (que le lecteur n'a sans doute pas oubliée), expulsés de France et se réfugiant pour un temps à Roehampton près de Londres, ils eurent avec les juvénistes anglais les traditionnels quinze jours de vacances. Ce fut au collège de Beaumont qu'ils les passèrent. La



COLLÈGE ST-GEORGE, A HARTMANN HILL — (Dessin du P. Leboeuf)

propriété du collège est contiguë au parc du château royal de Windsor. Il nous fut donc donné de voir bien souvent, surtout de la Tamise qui baigne les pieds du château, la puissante tour de Windsor se profiler dans l'espace avec sa rotonde couronnée de créneaux et de mâchicoulis.

Le P. Lebœuf voulut en transporter l'idée à Hartmann Hill, et rien ne pouvait faire un plus délicat et plus sensible plaisir aux Anglais. Au reste, la tour permettait de contempler à loisir, du haut de ses créneaux, le splendide panorama qui se déroule aux regards en englobant la ville et la campagne environnante.

Salisbury était fier de son collègue, comme il l'était de sa cathédrale. On en sut gré à l'artiste. Seulement, celui-ci ne devait pas assister à l'inauguration du collège, comme il avait fait pour la cathédrale.

On était à l'automne de 1926. La vue du P. Lebœuf faiblissait de plus en plus; les ombres s'épaississaient autour de lui. Il ne pouvait point contempler ses œuvres aux lignes hardies. Pour lui, il n'y avait là que des masses informes vaguement illuminées sous le



LE P. LEBŒUF SUR LES DEGRÉS DU COLLÈGE ST-GEORGE  
deux mois avant sa mort

grand soleil des tropiques. Pendant ce temps, il s'avavançait rapidement, sans trop le savoir, vers le foyer de l'éternelle lumière.

Voici le portrait qu'en fait à cette époque le R. P. Johanny, supérieur de la résidence de Salisbury depuis 1914: bien qu'âgé de soixante-huit ans, il était encore droit, cheveux et barbe bien fournis et à peine grisonnants, démarche ferme et souple, du moins dans les endroits qu'il connaissait mieux; mais la fièvre paludéenne, sa vieille ennemie, revenait plus insistante, soutenue d'alliés insidieux.

Il ne céda point. Chaque jour le vit assidu à son bureau ou au chantier de construction. A ses amis qui lui signalaient des symptômes inquiétants, il répondait avec une tranquille et apparemment sincère assurance que sa forte constitution aurait finalement le dessus. Et puis, la besogne était si urgente.

Il avouait pourtant au P. Johanny, avec ce sens très averti des réalités qui le caractérisait, que la mort pourrait bien un jour — mais quand?—l'emporter soudainement, comme elle avait fait un de ses frères au Canada. Mais il était prêt, ajoutait-il, si Dieu le voulait ainsi.

## CHAPITRE TROISIÈME

*Les derniers jours. — Mort subite. — In spem resurrectionis. — L'appel suprême du missionnaire.*

Le R. P. Brown, supérieur de la Mission, de retour d'un long voyage vers la fin de novembre 1926, s'effraya de l'apparence du P. Lebœuf. Aussitôt, le 29, il le prit avec lui et le conduisit à un médecin de Salisbury. Celui-ci diagnostiqua une excessive tension artérielle, plus de 200, une affection au cœur et un dérangement d'estomac. Il prescrivit un remède pour l'estomac, voulant d'abord déloger ce mal pour mieux attaquer les deux autres.

Le vendredi, 3 décembre, le R. P. Supérieur fit avec son malade une seconde visite au médecin. Un léger mieux fut constaté, pression artérielle ramenée à 180.

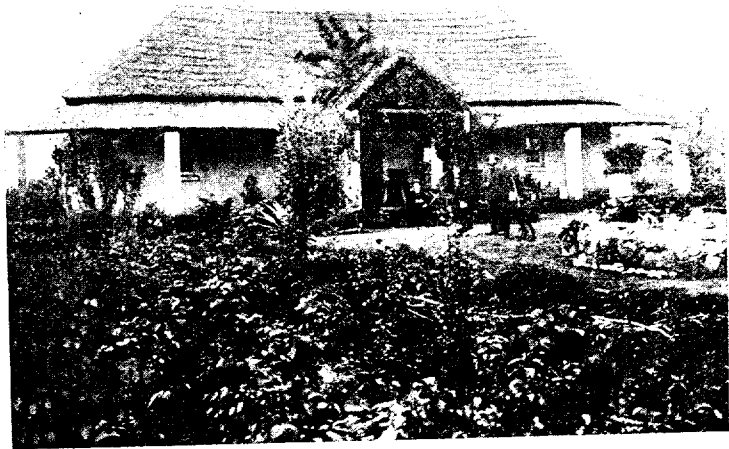
Samedi, 4 décembre, le P. Lebœuf dit sa messe comme à l'ordinaire, une messe votive de la Sainte Vierge. A 10 heures, il fait un dessin pour le frère Schönbrod, son contre-

maître au collège en construction. On le voit à 11 heures et demie se promener autour de la bâtisse.

Le dîner se prend à 1 heure de l'après-midi. Il n'y vient pas. On l'envoie chercher par le servant, qui revient en disant que le Père dort à son bureau. Le Frère y va à son tour; il le trouve mort dans son fauteuil, une main pendante, l'autre au cœur. Le R. P. Hartmann, le vieil ami de toujours, appelé par le Frère, s'empresse d'administrer au Père, sous condition, les derniers sacrements et d'avertir par téléphone le R. P. Supérieur.

En moins de dix minutes, celui-ci accourt avec un médecin de la ville. La mort est constatée, mort paisible, sans souffrance, le cœur enfin rendant les armes.

Le R. P. Supérieur, à qui nous devons ces derniers détails, ajoute: « Ainsi passa l'un des meilleurs et des plus admirables hommes qui aient jamais travaillé dans la Mission du Zambèse ». Et, après avoir rappelé les travaux des trois dernières années, il relève surtout la personnalité de l'homme et du prêtre, sa charité et sa douceur prodigieuses, la parfaite régularité de sa vie spirituelle, son zèle infatigable et



RÉSIDENTE DE HARTMANN HILL, OÙ MOURUT LE P. LEBŒUF

son esprit de travail. Il se demande alors laquelle de ces qualités l'emporte sur les autres: sa douceur, répond-il, et son oubli de lui-même.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, ce que le R. P. Hartmann pensait de son confrère et ami.

Le R. P. Johanny, absent de Salisbury le jour de la mort du P. Lebœuf, écrivait, sous le coup d'une émotion profonde: « Sa mort ressembla à sa vie: simple, paisible, cachée, et telle qu'il l'aurait désirée, pour ne déranger personne. »

Puis, reprenant un mot que nous avons entendu au commencement, le Père continue: « Il fut un Jésuite complet. Saint Ignace aurait reconnu pour son vrai fils ce religieux admirablement équilibré, de belle intelligence, de cœur plus riche encore, maître de ses passions, doux et fort, humble et entreprenant, zélé pour les âmes jusqu'à l'épuisement de ses forces, secourable pour ses frères jusqu'aux derniers efforts de ses pauvres yeux. »

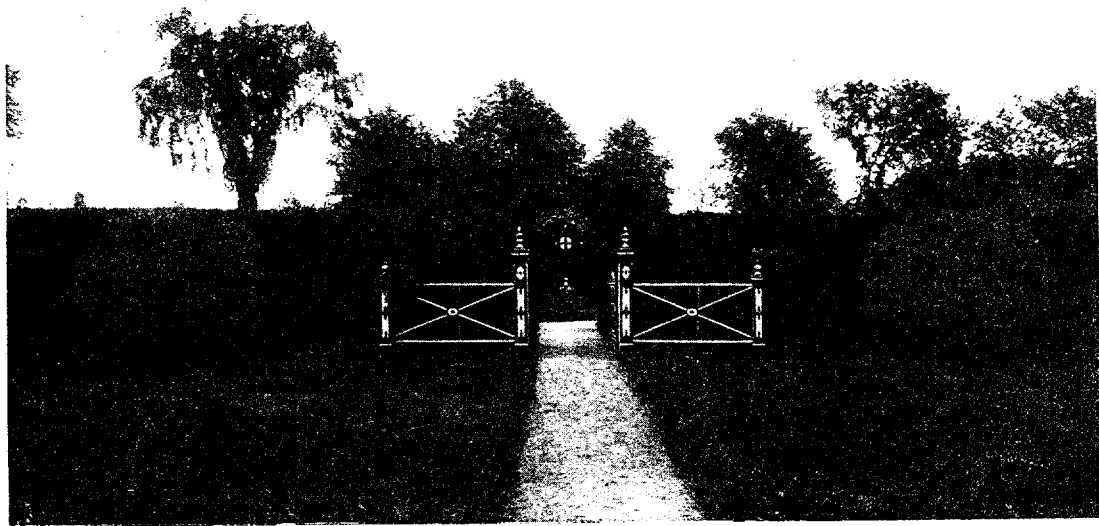
Le lendemain de la mort du P. Lebœuf, qui était le dimanche, 5 décembre, une messe

solennelle de *requiem* fut chantée par le R. P. Préfet apostolique, devant le premier ministre de la Colonie du Cap, le maire de la ville et une foule recueillie, très affectée par le départ si subit du Père qu'elle aimait autant qu'elle l'admirait.

Le cercueil était placé dans la grande nef de la cathédrale, près du sanctuaire. La vitre du couvercle vis à vis de la figure du défunt permettait d'en voir les traits, toujours paisibles, et singulièrement beaux dans la mort. Un grand nombre de personnes en profitèrent pour venir les contempler une dernière fois.

A la fin de la messe, le célébrant fit une émouvante oraison funèbre, où, en quelques traits rapides, il rappela la longue vie et la mort soudaine du missionnaire, et tira de l'une et de l'autre les plus graves leçons.

Peu après, le corps fut porté en auto-corbillard au cimetière de la mission de Chishawasha, à quelque vingt milles de Salisbury. Il était suivi d'un grand nombre d'automobiles, où avaient pris place son Supérieur ecclésiastique et religieux, ses Pères et Frères en religion, des religieuses et de nombreux catholiques de Salisbury.



*IN SPEM RESURRECTIONIS*  
Cimetière du Novient au Saubou-Récollet

Il repose là avec deux Pères de la Compagnie, dont l'un est le P. Law, compagnon du P. Depelchin; avec plusieurs Frères, connus et aimés de notre missionnaire; avec un nombre considérable d'indigènes catholiques.

La grande croix du cimetière de la Compagnie, au Sault-au-Récollet, porte pour seule inscription ces mots: *In spem resurrectionis*, dans l'attente de la résurrection.

Le P. Lebœuf repose là-bas, lui aussi, dans l'attente du grand jour, dans l'espérance de la glorieuse résurrection, sans oublier cependant au ciel, nous pouvons en être sûrs, de prier le Maître de la moisson qu'il suscite partout, très spécialement parmi la jeunesse canadienne, des ouvriers pour ensemer les champs nouveaux, des moissonneurs pour cueillir les gerbes d'or que l'on voit onduler sur toutes les plages du monde.

Prions avec lui. Et fasse le ciel que ses émules en apostolat se préparent comme lui, et comme lui poussent jusqu'au bout le sillon commencé — espoir des moissons futures!

# Table des matières



Préface.....	5
--------------	---

## PREMIÈRE PARTIE

*Le missionnaire en formation*  
(1858-1894)

### CHAPITRE PREMIER

L'enfance. — Le collège. — La vocation.....	9
---	---

### CHAPITRE DEUXIÈME

Le noviciat. — Les études littéraires en France. — L'expulsion. — La philosophie en Angleterre..	19
---	----

### CHAPITRE TROISIÈME

La régence à Grahamstown. — Force et douceur..	39
--	----

### CHAPITRE QUATRIÈME

La théologie à Jersey. — Le troisième an à Tron- chiennes.....	47
---	----

## DEUXIÈME PARTIE

*Le missionnaire au Mashonaland*  
(1894-1902)

## CHAPITRE PREMIER

- La Mission du Zambèse. — Quelques mois chez les  
Betchouans. — Divers travaux. . . . . 53

## CHAPITRE DEUXIÈME

- Salisbury. — La rébellion de 1896. — Les diffi-  
cultés des voyages. . . . . 63

## CHAPITRE TROISIÈME

- Prière et sciences. — Deux histoires de lions. —  
Premières constructions. . . . . 69

## TROISIÈME PARTIE

*Le missionnaire en Matabéléland*  
(1902-1923)

## CHAPITRE PREMIER

- Empandeni. — Patience inouïe du missionnaire. —  
Les difficultés de la langue sindébélé. — Inapti-  
tude à reconnaître les nègres entre eux. — Les  
tardigrades. . . . . 81

## CHAPITRE DEUXIÈME

- L'école. — Diverses industries. — La fanfare à l'honneur. — Noël. — Nouvelles constructions du P. Lebœuf..... 95

## CHAPITRE TROISIÈME

- Ses succès dans l'administration de la ferme. — Sa sollicitude pour le bien-être des nègres. — Le soin des malades..... 105

## CHAPITRE QUATRIÈME

- Maladie du P. Lebœuf. — Son voyage au Canada en 1910. — La grande sécheresse de 1911 à 1914 113

## QUATRIÈME PARTIE

*Le missionnaire à son dernier stade*  
(1923-1926)

## CHAPITRE PREMIER

- Le P. Lebœuf est menacé de cécité. — Départ d'Empandeni. — Nommé architecte de la Mission. — La chapelle du collège St-Aidan. — La nouvelle église de Salisbury. Son ouverture solennelle..... 125

## CHAPITRE DEUXIÈME

Deux autres constructions: la résidence de Salisbury (Campion House), le collège St-George de Hartmann Hill. — Les prodromes de la fin... 137

## CHAPITRE TROISIÈME

Les derniers jours. — Mort subite. — *In spem resurrectionis*. — L'appel suprême du missionnaire..... 145



## CHAPITRE DEUXIÈME

Deux autres constructions: la résidence de Salisbury (Campion House), le collège St-George de Hartmann Hill. — Les prodromes de la fin... 137

## CHAPITRE TROISIÈME

Les derniers jours. — Mort subite. — *In spem resurrectionis*. — L'appel suprême du missionnaire..... 145